



-
- Menu
-
- [Espace client](#)
- [Assistance](#)
- [Boutique](#)
-
-
-
-
-  Simon ROSSINI

PUBLICITÉ

- [accueil](#)
- [mail](#)
- [sms /mms](#)
- [boîtes vocales](#)
- [mes contacts](#)
- [agenda](#)
- [Le Cloud](#)

simon.rossini@wanadoo.fr : Vous avez 88337 message(s) dont **82598 non lu(s)** [mes préférences](#) | [aide](#)
[actualiser](#) [écrire un message](#)

[dans les mails](#)

- [reçus\(82598\)](#)
 - [envoyés](#)
 - [brouillons\(54\)](#)
 - [indésirables\(5\)](#)
 - [corbeille\(2\)](#)
 - mes dossiers [gérer](#)
 - [Archive\(11\)](#)
- **[boîte de réception](#)**
 - **lire un message**
- message 1 sur 403 [Suivant](#)
[répondre](#)
[transférer](#) [traiter comme indésirable](#)

- [archives\(75\)](#)
- [salon du liv...\(3\)](#)
- [Sent](#)

[déplacer vers](#)

[supprimer](#) [imprimer](#)

de ["Frédéric Peugeot"](#)
[<fpeug@hotmail.com>](mailto:fpeug@hotmail.com)

à ["Simon"](#)
[<simon.rossini@wanadoo.fr>](mailto:simon.rossini@wanadoo.fr)

[ajouter à mes contacts](#)
[créer une alerte SMS](#)

54% sur **10Go** [plus](#)
[d'espace ?](#)
[anti-spam](#) [actif](#)

date 10/05/17 16:57

objet Voilà...

[voir l'en-tête complet](#)



LA

DALLE

CHAP 1

Le type voulait qu'on lui crache dans la bouche en échange d'un billet.

Un tordu parmi d'autres dans la faune de Montparnasse au milieu des années 80. Ce specimen était inoffensif, toujours bien mis et obséquieux. Il tournicotait autour des galeries marchandes et arrêtait des jeunes en faisant mine de demander son chemin avant de placer son deal "crachat contre cash" d'une voix douceuse.

Les week-ends, il achetait des crêpes qu'il trimbalait dans leur papier translucide huileux en espérant attirer les plus gourmands. On s'est habitués à sa présence, il fait partie du mobilier urbain, comme ces barrières métalliques qu'on dresse sur l'esplanade de Montparnasse, la Dalle, pour nos sauts avec un tremplin de récupération.

Le roller, c'est un prolongement du pied et notre deuxième vie.

On a tous des "quads" fixés sur des Nastase ou des Montana. Des roues Kryptos sur des platines Lazer est le minimum syndical pour ne pas passer pour un bouffon, lesquels traînent d'épaisses gommages de freinage cylindriques à l'avant.

Peu exténués par la vie scolaire, on reste avachis des heures sur le rebord bétonné des herbiers de la Dalle à crachoter par terre.

Emettre un petit sifflement méprisant entre les incisives au moment du crachat est un plus. Harassés de ne rien faire, on prend toujours des pauses à rallonge entre deux sessions.

Celui qui ne s'arrête jamais, c'est Jésus. Bien plus âgé que nous, cheveux longs, short noir et jambes de rugby man, c'est l'autorité artistique et morale de la Dalle. Torse nu, il trace en arrière avec une fluidité impressionnante. Walkman à la ceinture, absorbé dans ses arabesques, les yeux mi-clos, il frôle souvent les piétons qui s'aventurent dans son espace sans jamais les percuter, comme s'il avait un sonar. Et enchaîne des figures de patinage artistique qu'on trouver quand même super efféminées. Surtout quand il prend ses airs de diva mourante en tendant les bras au ciel pour soulever une partenaire imaginaire . Pour soigner sa réputation christique, il patinait parfois avec un épais bâton recourbé à l'extrémité façon pèlerin en route vers Compostelle; un ustensile parfaitement cohérent avec le personnage mais peu commode à l'usage.

Et quand il y a du public le samedi, il en remet une couche, vous sort un axel ou un grand aigle, les quatre roues sur l'extérieur, pieds ouverts à 180°.

En y repensant, l'excentrique patron de la "Dalle" a de la grâce, les bras entièrement déployés, toupie solitaire face à la Tour Montparnasse qui s'éclaire comme un Tetris au crépuscule, l'heure de rentrer chez nous.

Je n'ai jamais trop bien su ce qu'il fait dans la "vraie" vie mais la Dalle est sa scène et son port d'attache. Il se mêle peu aux autres mais vient régulièrement taper la discute avec nous quand ça lui chante. Il part dans des délires de tolérance, d'amour d'autrui et de pardon. On le laisse divaguer, un peu intimidés par cet aîné à la voix rassurante venu édifier les Terriens. Une fois son monologue achevé, il repart avaler ses kilomètres de macadam, sûrement déçu par la qualité de l'auditoire.

Jésus, c'est la première personne qu'on salue quand on a grimpé en canard tous les marches qui mènent à la Dalle. Les poignées de mains, longues et alambiquées, singent celles des rappeurs américains et évoluent en permanence. On répète discrètement entre nous, histoire d'assurer en situation. La tendance actuelle veut qu'elles se terminent par un discret claquement de doigt sur le côté signe de "coolitude".

Pourtant, à part Jésus, personne n'est vraiment cool. Les temps sont plutôt à la chasse aux skins qui savourent leur âge d'or à Paris, de Châtelet à Convention, de Saint-Michel à Tolbiac. A ce jeu, Thierry est le plus expérimenté et le plus déterminé de la bande, dans laquelle je suis toléré mais pas intégré.

Grand noir longiligne toujours en blouson bomber et Dr Martens coquées, il ne fait pas de roller mais traîne régulièrement sur la Dalle avec une obsession: "latter du skin". Une guerre qu'il mène à plein temps avec une poignée d'acolytes charpentés. Le rôle du chasseur s'inversait parfois, mais se faire "courser" fait partie du jeu. Tout comme exiger d'un crâne rasé égaré qu'il arrache ses couleurs, ce drapeau français arboré sur la manche gauche du bomber qui signale les "fafs" de loin. Cette humiliation un peu théâtrale était une entrée en matière inutile puisque son objectif restait de toute façon de les "maraver" et d'accrocher un facho de plus à son tableau de chasse.

La Dalle est un sanctuaire.

C'est aussi le poste d'observation duquel Thierry guette ses proies à poil ras en triturant ses bagues de combat. Lorsqu'il en a repéré une d'un gabarit surmontable autour de la place du 18 juin 1940, il dévale la volée d'escaliers. L'affaire est pliée en deux-deux et le skin détail en voyant débouler cet escogriffe surexcité qui

l'abreuve d'injures une triplex à la main, ces redoutables ceintures à trois rangées de chaînes de vélo.

Son engagement politique est nul mais il a parfaitement intégré la notion de territoire et collectionne les prises de guerre des skins qu'il met "à l'amende": chaussures, blousons, bagues et, plus généralement, tout ce qui lui plait.

La Dalle est un sanctuaire symboliquement et géographiquement tenue par les "Chasseurs". Un samedi après-midi, après une rumeur de "descente" imminente de skins, la Dalle s'est colorée d'une centaine de bombers retournés sur leur doublure orange, signe distinctif des redskins. Dans ce gloubi-boulga vestimentaire, la faucille et le marteau côtoyaient des foulards frappés du drapeau confédéré américain, des étoiles rouges, des badges Bérurier Noir ou encore des épais "fat" lacets que portaient les premiers Bad Boys français. Ce jour-là, un entrepreneur avisé aurait pu ouvrir une armurerie avec ce qu'ils trimbalaient dans les poches et sous leurs blousons: chaînes de vélo, couteaux papillon, nerfs de bœuf, lacrymos, pistolets à grenaille, battes, coups de poings américains, marteaux brise-vitre rouges prélevés dans les wagons de métro...

Les skins n'ont finalement jamais débarqué et n'avaient peut-être jamais envisagé d'expédition punitive. Mais dans l'imaginaire de

rue, la Dalle avait été “gardée”. On pouvait dormir sur nos deux oreilles.

Du moins jusqu'à ce 17 septembre 1986, qui allait faire changer la guerre d'échelle.

17H20: la Dalle se fige au moment de l'explosion. Des grappes de patineurs et de badauds se forment devant la rambarde qui donne sur la place du 18 juin mais surtout la Rue de Rennes, où un champignon de fumée et une pluie de débris retombent au ralenti.

-”P-U-T-A-I-N!!!!”. C'est à peu près la seule exclamation qui, selon l'inflexion qu'on lui donne, sert en toute circonstance. La colère, l'étonnement, le dépit, l'admiration ou bien, comme ce mercredi, la sidération. Les plus réactifs ont déjà dévalé les escaliers et roulent à contre courant de la foule qui fuit la rue de Rennes et reflue sur Montparnasse. La circulation est bloquée. Au milieu de la cohue, un type s'est isolé dans une cabine sans même décrocher le combiné.

Très peu des potes ont atteint ce qui reste de la devanture soufflée du magasin Tati, cette enseigne "populaire" implantée au coeur du 6e arrondissement. Un périmètre a déjà été établi et le quartier transformé en hôpital de campagne. Un hélicoptère des secours atterrit même sur la place du 18 juin. Une aubaine pour nous. Comme dans les films. Comme dans Superman où le fils de Jor-L

sauve Lois Lane dont l'hélico tangue dangereusement au sommet d'un immeuble.

Le happy-end est plus discutable rue de Rennes, où l'attentat a coûté la vie à 7 personnes et fait 55 blessés aux corps brûlés et mutilés par les centaines de boulons et les clous de l'engin placé dans une poubelle à 3 mètres des vitrines.

Les adolescents ont rarement la gravité qui sied aux drames et, pour nous, l'événement pimentait l'oisiveté de nos après-midis. Enfin un truc à raconter. Un "attentat". Le mot n'est pas étranger en France depuis quatre ans. Mais en voir un vrai, *en live*, c'est autre chose. On a conscience d'avoir assisté à quelque chose d'exceptionnel sans en mesurer la portée ni les résonances.

Ce soir-là, en quittant la Dalle, Jésus nous a serré la main, sans fioritures.

Assise dans le fauteuil du salon, bras croisés et regard meurtrier, ma mère présente tous les symptômes d'une colère blanche. C'est un mal chronique qui afflige les parents dont les enfants s'évanouissent des heures sans donner de nouvelles.

- "Non, mais tu te fiches de moi? Tu as vu ce qui s'est passé? Tu pouvais peut-être téléphoner, faire signe, non? C'est trop demander?"

Faire signe signifie entrer dans le cercueil vertical que les PTT appellent les "publiphones". L'administration vantait la possibilité de téléphoner à l'international "en raison de la présence d'un canal monnaie de forte valeur (*5 francs*)" mais surtout la "nouvelle vitre en plastique renforcé permettant de visualiser le parcours des pièces de monnaie dans la machine, avant encaissement éventuel».

Plus que le bond technologique, c'est la partie "encaissement" qui a séduit. Il traînait toujours une pièce oubliée dans la "sébile de récupération". Les plus déterminés ne s'embarrassaient pas de ces chinoiseries et défonçaient l'appareil à coups de massue ou de burin. Le martyr des cabines à pièces battait son plein.

Dans cette surenchère, les zones rurales ont eu le dernier mot en privilégiant une approche globale: embarquer l'appareil et l'habacle avec une corde arrimée au tracteur.

Ce vandalisme a dû peiner les concepteurs soucieux du confort de l'usager "prévenu d'une éventuelle coupure de ligne quelques secondes à l'avance par un signal lumineux".

Trois décennies plus tard, l'arrière petit fils du publiphone, le Velib', sera l'objet d'attentions similaires, moins pour sa valeur mercantile que pour son potentiel expérimental: plongé dans la Seine, incendié, lancé d'un immeuble ou désossé à la scie à métaux. Une maltraitance qui poussera la Mairie de Paris à faire vibrer la corde sensible: "Casser un Velib' c'est facile...Il ne peut pas se défendre".

C'est vrai, je n'ai pas pas téléphoné à ma mère ce jour-là. Pas pensé, pas eu le temps. Et aucune envie de rendre des comptes. Je suis vivant, ça devrait suffire, non? Visiblement pas, le ton monte. Le triptyque du fuyard s'impose: chambre, verrou, musique. En attendant que ça se tasse.

Au journal de 20H, Antenne 2 ouvre sur "les images exceptionnelles filmées par une équipe de la télévision coréenne". On voit des dizaines de victimes allongées, mortes ou blessées. Un commissaire de police en costume de tweed marron claque la porte d'une R18 et se campe devant les ruines de la devanture du magasin .

"Dans ce quartier commerçant, les terroristes ont frappé à une heure où les magasins sont particulièrement fréquentés. La cible

des terroristes: Tati, fréquenté par une clientèle populaire et, en ce mercredi surtout, des femmes et des enfants".

Le présentateur Bernard Rapp, nouveau *darling* des français au chic british, y va de son opinion: "Je ne vois que deux mots: horreur, écœurement". Moi, je vois surtout qu'aucun des copains qui s'étaient vantés d'avoir approché les lieux n'a été filmé par la télévision. Pas d'images, pas de preuve.

Le seul vraiment sur place et en direct, c'est le journaliste Bruno Le Dref qui perd pied dans son propre flot d'informations. "La bombe aurait été lancée par deux hommes, moustachus, qui se trouvaient à bord d'une BM noire qui, évidemment, est repartie très rapidement (...) La police a immédiatement mis des barrages dans la capitale, ils sont...pour l'instant sans résultats... Et puis...on vient de m'apporter une dernière information: un homme aurait été arrêté aux Galeries Lafayette il y a quelques instants. Il portait sur lui un manuel d'usage des explosifs mais il y a encore peu d'explications...de précisions".

Les explications, ma mère en veut aussi, encore et toujours comme les parents qui reviennent à la charge, par salves successives, lors d'une engueulade. Le sermon initial sur l'inquiétude et l'absence de nouvelles vire au réquisitoire plus large sur mes performances scolaires, mon attitude et surtout mon avenir ("Tu veux finir éboueur?"). Un chapitre est consacré aux

meubles de ma chambre tailladés avec des étoiles de ninja et à la moquette brûlée par endroit. Hécatombe chez les panzergrenadiers en plastique du IIIe Reich que je "faisais perdre" en les fondant au briquet. Ses éclats de voix font aboyer l'épagneul du 3e, toujours prêt à faire la fête.

J'espère pouvoir retourner faire du roller à la Dalle demain après les cours. Avec une interrogation assez centrale: mettre ou non la casquette qu'un type de la Dalle m'a graphée pour 20 francs avec un énorme "GIFT" sur le devant en "Block Letters". Direction mon beau miroir où je suis toujours ravi de faire ma connaissance. Et rappel à la réalité: je fais 46 kilos, je flotte dans mon bomber et mes Dr Martens coquées font davantage penser à l'Auguste du cirque Zavatta qu'à un Bad Boy sanguinaire. Je vais attendre un peu pour la casquette. Mais on est sur le bon chemin. Jusque-ici, tout va bien, jusqu'ici tout va bien.

J'ai renoncé à expliquer à ma grand-mère d'Asnières les subtilités du *dress code* d'un bad boy et la nécessité d'avoir une paire de gants Chevignon dépassant ostensiblement de la poche arrière droite. Thierry les avait toujours quand il allait se "taper".

- "T'es encore fagoté comme l'as de pique, toi. T'as la touche, dis!". Cette accueil hilare de ma grand-mère avait le don de m'exaspérer, mais elle avait enjambé deux guerres et cuisinait comme pas deux. Elle pourrait quand même comprendre, elle qui

avait fait de ce mauvais garçon l'événement de sa vie. Ce grand-père au regard de voyou qui portait son Panama en biais et avait plongé dans la Seine sous l'Occupation pour échapper aux Allemands. Un Bad boy avant l'heure. A y repenser de plus près, l'outrage historique fait à Paris justifie bien les quelques trous dans la moquette où se consumaient mes figurines de la Waffen SS.

Le sourire de forban à la Gabin repose sur un étagère, près du précieux vase de Ghiens que j'avais brisé enfant en voulant récupérer des pinces à linge. Quand l'immense vase avait explosé en morceaux, je m'étais roulé par terre pour apitoyer ma grand-mère. Succès mitigé. L'attention avait bien été détournée jusqu'au moment où elle avait flairé la comédie en faisant les gros yeux: "Ce n'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la grimace".

Elle était directrice d'école et avait eu son lot d'escrocs en herbe, de simulateurs, de cancres et de déserteurs . Mais cela restait largement bon enfant. Le plus retors avait menacé de la faire "dévorer par un gros lion". Le gosse avait eu la prudence d'ajouter: "plus tard".

Elle regrettait l'époque où l'on "écrivait correctement le français", pliait tous ses adversaires au scrabble et détestait François Mitterrand. "On est bien lotis avec ce Monsieur Mitterrand, tiens". La phrase était censée couper court au débat quand ma mère

mettait le sujet sur le tapis . Celui de la belote était sacré. Pas question de déblatérer sur les tensions de la cohabitation avec Jacques Chirac. "Mais compte tes plis, bon sang!"

Elle reprenait ma mère de volée comme une enfant à la faute. Les grand jours, quand ma grand-mère avait la main, elle ménageait son effet jusqu'au dernier instant et jetait sa dernière carte au centre comme les joueurs vernis balancent un pourboire au croupier dans les casinos: "Et dix de der"!

Les voisins ont fini par décliner ces séances d'humiliation où ils finissaient "capots".

16H00, l'heure de reprendre nos affaires et, pour moi, de retrouver la Dalle. Dernière question faussement intéressée de ma grand-mère: "Et toute ta ferraille, là, sur ton manteau, ça sert à quoi"? La "ferraille" ce sont des pins du drapeau américain, des badges de Madness et de Grand Master Flash. Le pogo. *One step Beyond*. Le look, tout ça quoi. "Ok, laisse béton...".

Je m'en voudrai longtemps de ne pas lui avoir rendu la douceur des contes qu'elle me lisait et arrangeait à sa sauce comme ses gâteaux au yahourt vanillés rehaussés de madère qui embaumaient. Le voyou de sa vie avait disparu emporté par la foule et la maladie. Dis, quand reviendras-tu?

Les agents funéraires l'ont à son tour emportée et j'aurais aimé être
Thierry pour qu'ils ne touchent pas au cercueil. Lui aurait
sûrement eu le cran et les mots: "Le premier qui bouge, ma parole,
j'le fume!"

Chap 3

Celui que personne ne semble vouloir fumer, c'est Georges Ibrahim Abdallah, chef de la fraction armée révolutionnaire libanaise condamné à perpétuité pour terrorisme et détenu à Fleury Mérogis. Le Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes et du Proche-Orient a revendiqué l'attentat de Tati et exige sa libération. On semble aux petits soins pour ce type barbu.

Antenne 2 diffuse un sujet sur toutes "les bonnes volontés" bienvenues" dans la lutte contre le terrorisme. "Plusieurs intellectuels arabes vivant en France mais aussi de jeunes beurs sont allés ce matin à la prison de Fleury Mérogis . But de leur démarche: remettre une lettre ouverte demandant à Georges Ibrahim Abdallah de faire cesser les attentats-massacres".

Le Hezbollah a dû être saisi d'émotion en voyant ces rois mages remettre leur lettre ouverte au directeur de la prison adjurant Georges Ibrahim de faire en sorte que le conflit du Moyen-Orient ne se règle pas "sur les berges de la Seine".

Comme Jésus sur la Dalle, Ils appellent à la paix dans le monde.
Une société idéale où le linge sale se lave en famille, où les terroristes qui ont déchiqueté des corps d'enfants rue de Rennes - bientôt Port Royal et Saint-Michel – reviennent à la raison après un moment d'égarement. Comme le tablier du boucher de la rue Gama qui retrouve sa blancheur originelle grâce à la lessive miracle. "Tout taché, il lui faut du costaud pour être à nouveau beau, pour partir au boulot".

Même sur un air d'accordéon, il va falloir frotter.

A défaut d'être vraiment "chébran", le président Mitterrand, absent au moment de l'attentat, reste parfaitement "câblé" aux JT du soir depuis l'Indonésie. Il promet de combattre le terrorisme sans merci tout en respectant "les règles de la pratique démocratique". On est à la bonne franquette: "Vous pouvez me faire confiance, tout de même, vous êtes Français dans le sens de la tradition, dans la conviction personnelle et dans le souci qu'ont les dirigeants de la France de préserver ce qui fait la grandeur de notre peuple".

La grand-mère d'Asnières doit s'étrangler.

J'ai hâte que le journal se termine. Je bouffe de la pub comme on boit du Yop. Hip! Hop! Tout y passe: le téléphérique du Caprice des Dieux, les cuisines Vogica, la mousse de Mamie Nova "à qui les mamies ne disent pas merci", le savon Cleopatra "onctueux comme une crème" mais surtout la Peugeot 205. Un couple se

dispute en plein désert. La fille en tailleur bleu nuit s'engouffre, furieuse, dans son avion privé tandis que le type, visiblement moins aisé, remonte dans sa caisse et démarre à toute blinde. Dans sa course rageuse sur *Such a shame* e Talk Talk, il manque d'écrabouiller un vieillard à lunettes cerclées et son mulet, de possibles chercheurs d'or. Quarante dérapages plus tard, il a tracé au sol une émouvante déclaration: "Garce!". Employé péjorativement, le substantif désigne une prostituée. La fille de l'avion, outrée cinq minutes auparavant, éclate de rire et minaude à la vue du message gravé sur les chapeaux de roues. "Sacrée 205"! (rétroviseur droit et jantes alu en option).

Depuis l'attentat, on voit des gens faire un large détour quand ils approchent de Tati et de la Fnac. Même des semaines après l'attentat. Comme si une bombe allait exploser de nouveau, au même endroit. Ma mère insiste aussi pour que j'éviter le coin. "On ne sait jamais". Ce genre de mises en garde superstitieuses produit généralement l'effet inverse. Comme les gosses qui pénètrent dans la maison hantée irrémédiablement attirés par une voix d'outre-tombe, le tout sur une musique minimaliste angoissante. Genre celle d'*Aliens Le Retour* qui vient de sortir au ciné, bien stressante.

Ellen Ripley les avait pourtant bien prévenus, ces militaires débiles, qu'il y avait des xénomorphes sur la planète LV-426. Niveau technologie, les Aliens c'est zéro pointé. Ils ne cherchent pas à envahir les Terriens: ils détruisent. Des griffes, des crocs et

une queue en lame de couteau. Ils donnent naissance à des créatures larvaires qui s'agrippent au visages des vivants et leur injecte un embryon qui jaillit par le thorax de l'hôte après une période d'incubation. A la fin du film, Sigourney éjecte la Reine des Aliens dans l'espace et serre très fort sa petite fille blonde avant de s'allonger dans une capsule et se mettre en "hyper sommeil" pour le retour sur Terre.

Chez Tati, 7 personnes ont été mises en "hyper sommeil". La devanture est en chantier et on ne voit plus rien des deux étages et de ses immenses baies vitrées illuminées. Au 2e étage, les mannequins chauves ont toujours eu quelque chose de flippant avec leurs longs cils recourbés et leur regard fixe bleuté.

Eux aussi ont fini par voler en éclats, pulvérisés par la bombe, disséminés aux côtés des humains qui gémissaient au sol, le ventre en lambeaux. "Mercredi, jour des innocents puisque c'est celui des enfants", nous serine France Soir. La rime a dû les faire tripper. Chaque fois que je passe devant Tati, j'accélère les foulées en roller et je sifflote, comme les gens qui se donnent du courage avant de traverser un cimetière de nuit.

En anglais, la prof nous fait étudier *Thriller*. C'est peut-être la seule du lycée à avoir compris comment motiver un troupeau d'ânes morts. Le clip, qui dure pourtant une éternité (14 minutes) donne presque envie d'apprendre la langue. Comme dans *Alien*,

les réalisateurs ont fait des économies d'énergie sur la lumière, mais ça accroche. Michael Jackson assure dans son Teddy Bear rouge et doré au volant d'une berline années 50. Il sort à sa copine le coup de la panne en pleine forêt. Coassements de grenouilles, bruits d'insectes, personne à la ronde.

- "You know I like you, don't youuuu?"
- -Yesssss.....
- And I hope you like me the way I like youuuu.

- I just wondered if... you'd be my girl?

- Ohhhh Michaeeeeel!

Jusque-là, le vocabulaire reste accessible aux plus nuls de la classe

- divisée en "fort", "moyen" et "faible" - . Malin, Michael lui a d'abord offert une bague avant de passer aux *bad news*.

- "I'm different..."

C'est là qu'il se tord en hurlant de douleur, muté en loup garou, damné pour des siècles et des siècles.

- "Are you all rightttttt?", s'enquiert timidement la fille, vraisemblablement aveugle, simplette ou dénuée de compassion. Evidemment qu'il n'est pas "all right", ça crève les yeux. Lycanthrope est un job pénible à plein temps. Pauvre fille...

Michael a les yeux jaunes fluo et des crocs jaunâtres ("Avec Polident double action, mon appareil dentaire est propre et éclatant tous les jours"). Des ongles cradingues lui poussent et sa tête est une boule poilue. La bécasse finit par percuter et trace à travers le bois avec son pull rose et sa robe de bal des débutantes. Flashback dans une salle de cinéma de notre époque où Michael et sa copine mangent du pop corn en regardant leurs doubles en abyme: on ne saura jamais si la fille de la forêt a été boulottée mais, vu les cris en voix off, ça ne fait pas un pli. "Et dix de der!!".

Mais ce sont les zombies qui cassent la baraque. On a pas capté un mot des paroles de la chanson mais un murmure d'approbation saisit la classe quand les morts-vivants s'extraient de leur tombe et se mettent à danser derrière Jackson, jeans rouges serrés et soquettes blanches. Il se transforme encore en monstre, la fille tape la fuite, se réfugie dans une bicoque où Michael et ses zombies la rattrappent. Quand elle rouvre les yeux , tout est redevenu normal. Plus de zombies. Le cadet des Jackson a repris sa forme humaine, tout sourire. La prof coupe le proje. Gros "ohhhhhh" dans la salle.

"Sooooo... What do you think??? Dreammmmm or realityyyyyyy?". Madame Bents pose sa question existentielle tout en distribuant les photocopiés des paroles de la chanson. Mon

voisin, lui, veut revoir le zombie bleu avec un gros ventre au milieu du clip. Demande rejetée.

- "Madame! C'est comme dans La Boum. Dreams are my reality !".

- "Very goodood, Stéphane".

Stéphane est un suce-boules qui collectionne les 20 sur 20 de "participation". Un score qui le propulse d'emblée dans le cercle des traîtres.

Madame Bents, qui avait étudié Shakespeare et lu Henry James dans le texte, devait abaisser la barre jusqu'aux zombies de *Thriller* pour espérer nous inculquer un soupçon d'anglais. Elle n'a jamais lâché l'affaire, ni écrasé les cas désespérés qui faisaient hurler la classe de rire en ânonnant trois mots pompés sur Vanilla Ice.

"Ice, Ice baby".

Chap4

Rôturier, cancre et basané: un tiercé de conquistador sur lequel les parents de Guénola refusent obstinément de miser. Quand ils m'ont vu la première fois, ils sont tombés de leur armoire bretonne. J'avais pourtant pris soin de repasser ma Lacoste verte et mon pantalon à pinces. Mais ils ne s'attendaient clairement à "ça".

- "Ah...Et vous êtes donc dans la même classe....".

Pas besoin de traduction: "Ma fille avec ce crevard, même pas en rêve". Le père, capitaine de corvette, était atterré mais gardait le sens des convenances. Famille d'armateurs brestois, messe du dimanche, pas avant le mariage etc.

- "Oui, Monsieur, nous étudions ensemble..."

Pitoyable. Gros bouffon. Zéro. Nul. Comme si je quémandais son approbation et le droit de triturer sa fille. Thierry, lui, aurait enroulé son bras autour de l'épaule du père en lui annonçant l'heureuse nouvelle: "J'ai pécho ta fille. Tu vas faire quoi, maintenant? Tu vas faire quoi?".

On est allés sagement dans la chambre de Guénola où sa mère débarquait toutes les cinq minutes pour s'assurer de la bonne tenue de l'entrevue et, officiellement, offrir des "rafraîchissements". En fait, elle était proche de l'évanouissement et n'avait qu'une idée: que je débarrasse le plancher, quitte l'appartement, l'immeuble et, si possible, la ville comme les tricheurs des Lucky Luke enduits de plumes et de goudron.

Vers 19H00, des types rasés de St Cyr sont arrivés dans l'appartement. La soeur aînée les a invités à son anniversaire. Une tribu compacte avec la même dégaine, les mêmes tics, la même chorégraphie et trois poils sur le caillou comme les zombies de

Thriller. Coup de parano. Ils vont me lyncher. Je tape l'esquive.
Rétrospectivement, il n'y avait rien à craindre. Ils sont dans le salon à se trémousser sur *Papa don't preach*, l'histoire d'une fille enceinte malgré elle avant le mariage.

Guénola me raccompagne à la porte embarrassée. Elle sait déjà que le capitaine de corvette a décidé pour elle qu'on ne sortira pas ensemble. Comme une baltringue de l'Ecole des fans, je remercie mes hôtes, leurs ancêtres et les hommes préhistoriques pour cette merveilleuse soirée.

On est pas du même monde. Jamais l'expression n'a pris autant de sens. Le mien s'est soudainement étriqué. On s'était pourtant embrassés dans le car sous mon bomber lors d'un voyage scolaire dans un bled paumé en Allemagne trois mois plus tôt. Il y avait donc bien un "truc". Ce soir, j'ai juste envie de mettre mon fiasco sur le dos des boches qui ont perdu la Grande guerre et celle, plus personnelle, qui je livrais sur ma moquette.

Au croisement du boulevard Montparnasse, la sono d'un type arrêté au feu dans sa BMW M3 E30 régale le voisinage: *"Moi j'suis comme une bombe qu'on a larguée. Et puis qui tombe au beau milieu d'un slow d'enfer sans partenaire. Moi j'suis pas faite pour les dollars, les défaites. J'ai un chagrin de Baby Doll sans idylle, sans idole. Et j'vis comme une boule de flipper. Qui roule"*.

Chap 5

Notre QG, c'est le bar du Bretagne, au coin de la rue d'Odessa et de Montparnasse. Ils viennent de recevoir l'Arena, un nouveau flipper avec des rampes entrecroisées, un double plateau et une Extra-Ball facile à décrocher. La rumeur dit qu'on peut gruger des

parties gratuites avec un allume gaz de cuisine. On a essayé mais ça n'a jamais jamais marché, en tout cas pas sur les flippers.

Je traîne tout le temps avec Raph, sur qui j'ai eu le malheur de copier en maths l'an passé au Brevet des collèges. Tromperie absolue sur la came. Nullité. Un escroc scolaire. Il faisait pourtant illusion avec sa flambante calculatrice FX82, son rapporteur Clairefontaine et sa petite gomme Staedtler bleue et blanche. On a fini avec le gros zéro arrondi que ma grand-mère trace à la belote pour les points. Mais je n'ai jamais compris le sadisme de l'examineur qui nous avaient fait convoquer pour établir qui-avait-copié-sur-qui alors que nos copies ne valaient pas trois points, même en additionnant les forces.

Personne n'a balancé l'autre. Mais j'ai pris un savon d'anthologie à la maison, passant du statut d'éboueur probable à celui de délinquant assuré. Finir hirsute derrière les barreaux avec une barbe à la Georges Ibrahim Abddallah? No thaaankk youuuu. Si j'ai le choix, je prends la fin cocaïnée mais héroïque de Tony qui arrose les hommes de Sosa au M-16 avant de prendre une balle de canon scié dans le dos, sûrement un examinateur du Brevet.

On ne se quitte plus avec Raph. Devant le nouveau flipper, on joue les nobles en faisant des courbettes au sol épousseté avec nos casquettes:

- " Monseignorrrr, c'est l'or, il est l'or...l'or de jouer au flipporrrr. Si Monsieur veut bien se donner la peine de prendre place devant son billard électrique..."

Ces pitreries me rappellent soudainement celles de la mère de Guénola, ses sous-verres en feutrine et son service à thé octogonal en étain. Plus très envie de jouer. Pas faim non plus. Je ne me sens pas de réexpliquer pour la centième fois à Raph la situation avec Guénola. Il écoutait toujours mes histoires avec une réelle attention mais ses tics de langage étaient crispants.

- "Mais, j'comprends pas très bien, là, en fait..."

Comme en maths, finalement. Moi non plus je ne comprenais "pas très bien là en fait" pourquoi les Capulet de la rue de Vaugirard se mettaient en travers de mon chemin comme les Dalton d'une diligence. Pourquoi Guénola m'ignorait désormais systématiquement en classe et pourquoi je n'avais pas de 205 rouge pour lui tracer dans le sable des insultes qui la rendraient béate. Such a shame, madame Bents, such a shame!

Raphael appartient à l'espèce des flegmatiques-que-rien-n'étonne. Avec une curiosité parfois déroutante. Depuis qu'il a trouvé "mouche cantharide" dans une chanson de Gainsbourg, il se trimbale avec une fiole en verre et inspecte le capot des voitures pour récolter des insectes. Il a récemment élargi son champ d'investigation aux écorces de platane et aux graviers autour des

tombes du cimetière Montparnasse. C'est glauque mais il peut y rester des heures. Ca me saoule au plus haut point de l'attendre quand il s'arrête tous les dix mètres pour examiner un essuie-glace et remplir ses poches de caillasses.

- "Allez! Viens, on bouge!"

Il va nous faire passer pour des bouffons de cueilleurs alors qu'on est des *killers* dont tu soutiens même pas le regard en rêve quand tu les croises. Dans le métro, Thierry trouvait toujours un blaireau qui avait le malheur de croiser le sien. ""Vas-y, tu baisses tes yeux, toi!"

Avec Raph, on se faisait plutôt la main sur les gosses du collègue privé Stanislas qu'on "matait" quand on en croisait. C'était pas bien glorieux mais, quand le môme fixait ses chaussures, on avait l'impression d'être des terreurs du bitume. Des boss, des bandits.

On allait de moins en moins chez Raph, clairement atteint du syndrome de Diogène. Lui-même avait du mal à pousser la porte de sa chambre, une brocante insalubre après des mois de récup tous azimuts . Des cannes à pêche cassées, un clavier de minitel, des lambeaux de valises, des bocaux, un coton de Zippo, un bandana, un Kiki décapité, des classeurs, un cheval à bascule, une dent de Rahan dans un Pif Gadget.

A côté de sa couette en tapon, il y a encore le gros pot de protéines en poudre qu'on avalait l'été dernier pour "prendre des pecs" et gagner en *street credibility*. Exactement comme le médecin de ma grand-mère qui prenait sa tension à chaque consultation, on tâtait nos biceps tous les jours en inventant des progrès fulgurants.

- "Ca devient bien tonique, là, hein?".

On a dépensé des centaines de francs en poudres, potions et revues spécialisées mais jamais pris un gramme. A défaut d'avoir un corps de baraque, on était devenus des théoriciens du muscle. Sur la Dalle, on conseillait aux autres telle ou telle méthode de travail au poids de corps et, à l'heure où le mot "terrorisme" barrait les unes en kiosques, on avait trouvé celui de "catabolisme".

L'idée que de grosses molécules puissent se dégrader en plus petites et libérer de l'énergie était fascinante. Avec Raph, on donnait des cours magistraux sur la reconstitution cellulaire, nageant dans nos fringues sous lesquelles on rajoutait des épaisseurs pour faire plus mastoc.

Il y a bien eu catabolisme au 140 rue de Rennes, une brutale destruction de tissus musculaires qui a libéré l'énergie de sept molécules: René Bastong, Audrey Benghozi, Claudie Béral, Amil Mamadali, Linda Medioni Lajus, Micheline Peyrat, Moktar Tahirali.

Chap 5

"Qu'est-ce qui fait marcher Tapie?". La France se pose une question à laquelle la grand-mère d'Asnières a déjà répondu: "Le fric, pardi!". Pour elle, le monde était divisé en trois catégories: le Bon, la Brute et le Tapie. Ce devait être physique. Elle change de chaîne dès qu'elle voit la pub de l'homme d'affaires épuiser tous ses concurrents dans une victorieuse marche capitaliste électrisée par Wonder. Les concurrents ne suivent pas le rythme, s'écroulent ou rampent le visage défait comme les zombies de *Thriller*.

Un cheikh barbu en costard et lunettes fumées titube en mordant un pan de son keffier. Derrière lui, un Asiatique replet aux épaisses montures foncées et maillot blanc apparent sous la chemise tombe en syncope. Problème de catabolisme, sûrement.

La grand-mère a beau dire, les Wonder durent plus longtemps. On peut discuter sur les 40% de rab mais elles rendent bien service.

En particulier dans les catacombes où Raphael descend toutes les semaines à la frontale. Moi je n'y vais pas. *Primo* parce que, vu ce qu'il me raconte, je n'ai aucune envie de tomber sur des skins avec un marteau Black&Decker au détour d'un goulet. *Deuxio* parce que *primo*. Je flippe, c'est tout, et il est hors de question que je le clame. Je pipeaute à Raph des antécédents claustrophobiques et surtout la raréfaction d'oxygène sous terre, nuisible à mon "métabolisme", qui n'est autre que la somme du catabolisme et de l'anabolisme. Et, dans mon cas, du baltringuisme.

- " Mais, j'comprends pas très bien, en fait, là... T'as ça depuis quand?"

Décharge crispante. Grosse envie de l'étriper comme Joe Dalton tabasse Averell qui ne pense qu'à bouffer. J'ai "ça" depuis que tu me racontes que tu t'es fait courser un soir par les fafs de Serge Ayoub alias "Batskin". Depuis qu'un de tes potes débiles qui écoute Tri Yann en boucle est mort après un mauvais trip dans une crypte où il a juré avoir pécho la fille du coupeur de joint. Depuis que tu rapportes des morceaux de crânes volés au burin sur les ossuaires en te prenant pour Hamlet. Depuis que tu as trois doigts cassés après avoir refermé trop précipitamment une plaque d'égout rue de l'Ambre. Ca me fait pas rêver, c'est tout.

Pour garder la face, j'envoie un molar le plus loin possible entre les incivises: "Ouais, c'est comme ça...". Genre je suis super

emmerdé de pas pouvoir descendre dans ta grotte puante mais
c'est la vie...

Et puis on ne va pas se faire une scène, là, au coin d'Edgard
Quinet. On est pas des gonzesses.

Enfin, c'est un peu plus délicat dans mon cas puisque ma mère vit
avec une femme, mon autre mère. J'ai donc 50% de mères en plus
par rapport à la population moyenne. Tapie-0. Moi-1. On se passe
de la Fx-82 pour le calcul, mais c'est toujours compliqué à
expliquer au lycée.

Après 45 ans, mes mères ont résisté à l'épreuve du temps.
Shalimar et Habit Rouge. Un duo de choc. Et elles avaient dû les
choquer leurs familles en assumant leur choix de vie. Puis
finalement sourire, quatre décennies plus tard, en voyant les
folkloriques rejets de la Manif' pour Tous défiler en Barbour
pour expliquer au bon peuple ce qui est "naturel" et ce qui ne l'est
pas.

Mais, en cette année de 1986, à part Etienne Daho qui se déhanche
comme une fiote en faisant le voeu d'un "duel au soleil" - tout en
se débinant quand il s'agit de "tomber pour la France" -, on en voit
pas beaucoup "faire les chauds" dans la rue. Les pionniers qui
prennent leur copain par la main dans la rue se font
inmanquablement fracassés par les skins mais aussi par les bandes
de chasseurs qui y voient un rite d'initiation à bon compte.

Comme les Vélib', ils "ne peuvent pas se défendre". Mais, pour une fois, tout le monde est d'accord: il faut les "déchirer". Sans trop savoir pourquoi.

Mes mères n'ont jamais eu la stupidité ostentatoire et suicidaire de ces couples assoiffés de reconnaissance dans une société trop sévèrement "burnée" ("*This is a man, man's world*"). Bien plus tard, ils les enfants gâtés défilèrent chaque année huilés en maillot de bain sur des chars parce que, finalement, "Paris est une fête".

Qu'ils gardent à l'esprit que, depuis près d'un demi-siècle, ce sont mes mères et tous les "invisibles" qui ont coulé les fondations éclairées d'une dalle de béton où la reconnaissance se gagne par pouce, comme le respect.

J'en avais assez peu pour la petite troupe compacte rassemblée chaque dimanche matin devant l'église Notre-Dame-des-Champs. En fait, ils nous la faisaient à l'envers depuis le début avec leurs chichis, leurs carrés et les armes sur leurs chevalières. Eux-aussi avaient des signes d'appartenance et des codes, exactement comme les Requins Vicieux, cette nouvelle bande de racailles qui commençait à repousser les skins hors de leurs bastions parisiens.

Devant la paroisse Notre Dame, les femmes sont des sosies de la mère de Guénola. Celle-là, J'ai du mal à l'oublier parce que je ne sais toujours pas si on a vraiment "cassé". Et aussi parce qu'elle a une dent ébréchée, porte des mocassins en daim beiges et met

Calèche d'Hermès. Accessoirement, elle gomme les chiffres des horloges du quartier, fait de ma vie des cocottes en papier mais pas vraiment des éclats de rire récemment. C'est vrai que je l'aime à mourir.

"Souhaitez-vous un rafraîchissement?". Tout est pardonné.

Chap 6

"Oui, bon, on est désolés mais ça roule pas vraiment bien avec leur état d'urgence, là, et puis on vole pas au dessus des voitures".

On a une heure de retard au déjeuner dominical d'Asnières et c'est impardonnable pour ma grand-mère. Aussi filoute que les cancres de ma classe qui inventent des parents décédés à la chaîne pour éviter les colles, ma mère tente le tout pour le tout: on a été arrêtés

par les flics à un barrage sur l'avenue Mac Mahon. Contrôle d'identité qui s'éternise. Retard. Désolés. C'est vrai qu'il y a plus de schmitts dans les rues depuis le 29 octobre mais faut pas exagérer. La grand-mère n'est pas dupe. L'état d'urgence. Le seul régime qu'elle suit c'est celui , sans sel, que lui prescrit le docteur Gesle, lequel la prédit centenaire en empochant chaque mois ses 86 francs. Quand il vient prendre sa tension et que la grand-mère lui signale une douleur en appuyant "là et là", il sort son unique *punchline* : "Et bien n'appuyez pas, pardi! N'appuyez pas!". Il y a autant de suspense que dans une vie de Jésus mais ça les fait marrer à chaque fois.

Le gigot est tout ratatiné au milieu du grand plat ovale en grès et la souris calcinée. Des haricots ont survécu mais le tableau fait peine.

- "Bien, bien....On va.... se mettre à table...".

Elle a vu les Allemands se dégourdir au Lutétia, connu les tickets de rationnements et les abris au fond desquels elle se blotissait contre sa mère. Alors, les trois keuffs imaginaires de Mac Mahon qui zoukent autour d'un barrage, c'est un peu léger. Je la connais: elle attendant son heure. Son "bien, bien" faussement guilleret, c'est le "j' vais te savater" de Thierry.

"Mamie" c'est Suzanne, une martyre romaine du III^e siècle dont la fête tombe le 11 août. Aujourd'hui ça va être celle de sa fille juste après le café, aux cartes.

A deux joueurs, la belote est un supplice et le coup du barrage mythonné va se payer au centuple. Elle préside la table et sourit comme les Asiatiques, dont un anthropologue de la Dalle m'a assuré que "quand ils font ça, c'est pas bon, pas bon du tout. En fait, ils vont te tuer". C'est vrai que Bowie finissait pas en super forme dans *Furyo*.

- "Atout trèfle!"

Ca y est. La grand-mère est lancée. Elle a une mémoire de cyborg pour les plis. C'est pas la peine de lutter. Je file à la cuisine pour ne pas assister au carnage et, aussi, parce que j'ai encore un peu la dalle.

A la fin de chaque partie, mamie compte les points sur un carnet d'une belle écriture, surtout pour les zéros. Ca me rappelle les lignes de chiffres que je traçais en CP avec un buvard en tirant la langue de côté pour rétablir un mystérieux équilibre.

Elle est à nouveau guillerette et enchaîne les plis. Bien avant Bill Murray, elle appliqué le concept de la partie sans fin. La "petite dernière" est une surnoise poupée russe qui en appelle une autre,

et encore une autre. *"Et ça continue encore et encore. C'est que le début d'accord d'accord"*.

Je crois qu'on ne refera plus le coup de l'état d'urgence. Mais le mot claque bien quand tu le prononces, j'avoue. Pour moi, il y a urgence qu'on s'arrache d'Asnières et qu'on rentre sur Paris. Deux bonnes heures sur la Dalle c'est toujours ça de pris.

Je passe chercher Raph en roller à Alésia où des touristes sont complètement perdus au carrefour et cherchent le Luxembourg. D'habitude, on les envoie dans la mauvaise direction mais on est plus des gamins. On est devenus des guerriers urbains protecteurs et responsables. On se doit d'orienter au mieux ces Américains égarés dans "notre" ville. Et puis c'est largement grâce à eux qu'on ne parle peut-être pas en allemand aujourd'hui, comme dit la grand-mère.

- "You go there, and then right, right and then gauche and then your turn on the boulevard and then c'est tout good!".

Les Ricains n'ont strictement rien capté mais nous remercient copieusement en partant effarés dans la direction opposée. Avec Raph, on est pas mécontents de notre prestation. Des citoyens du monde, serviables et polyglottes. Si on avait été filmés, Madame Bents aurait eu un infarctus. *"Ice Ice baby"* .

Chap 7

Conseil de guerre sur la Dalle: Steeve est à l'hosto s'est fait casser toutes les dents par les condés. Ils l'ont traîné par les pieds avec ses rollers depuis le haut des escaliers. D'habitude, les flics nous fichent la paix. Il arrive qu'il nous fouillent dans le métro et confisquent un lacrymo ou un papillon mais ça va pas bien loin. La notion de sanctuaire semble leur échapper de plus en plus et les patrouilles se multiplient. Ils traversent notre espace à intervalles plus rapprochés, avec des bergers allemands à l'arrière-train surbaissé. Tout ça c'est depuis le nouveau ministre de l'Intérieur.

Charles Pasqua c'est un dur, comme Tapie ou Terminator.

Quand il s'invite au 20H chez Sérillon, tu comprends qu'il n'est pas venu plaisanter. Il a une bête de carrure mais la tête de Fernandel. Ca ruine l'effet. Surtout quand il ouvre la bouche avec la faconde méridionale des pubs Lustucru. Ils ont nommé Don Patillo pour éradiquer le terrorisme.

"Le terrorisme doit être mis hors-la-loi! L'insécurité doit changer de camp et, entre le terrorisme et moi, la guerre est engagée!".

Il est impayable dans son costume bleu clair avec ses bajoues et ses yeux pochés de commissaire Derrick. Mais il a des punchlines, tu peux pas lui enlever. "*Terroriser les terroristes*". Un acteur né.

"Si, en ce moment, certains responsables dans des activités terroristes m'écoutent, nous allons tout mettre en place pour les retrouver et pour les châtier. Avis aux amateurs". Il prononçait "avis" comme une "visse" en sifflant le "s" comme le serpent Kaa dans Mowgli.

Je crois que c'est un trait de l'époque que de s'adresser directement aux terroristes, comme les émissaires qui allaient chouiner devant la prison de Georges Ibrahim Abdallah ou, aujourd'hui comme Pasqua qui se croit dans un western où tu files un coup de Santiag dans les portes du saloon.

Il ramenait le terrorisme international à un duel d'homme à homme. Ca se passait entre les poseurs de bombes et lui. Comme les plus excités hurlent dans les bastons: "C'lui-là tu m' le laisses, tu m'le laisses, putain! Il est à moi!".

"Avissss aux amateurs".C'était sa petite dédicace en direct devant des millions de Français.

J'ai réussi à en laisser une à Guénola, un soir, sur la toute nouvelle radio *Skyrock*. J'écoute en boucle *My Girl* de Madness. "*Why can't I explain? Why do I feel this pain? 'Cause everything I say She doesn't understand*".

Beau joueur, Pasqua reconnaîtra longtemps plus tard avec un sourire madré que sa formule choc des terroristes terrorisés était

un pur coup d'esbroufe."On avait aucun moyen...Dans ce cas là, il vous reste le verbe". Chapeau l'artiste.

Jouer au flipper est abrutissant mais, au moins, on ne pense à rien et on peut jouer à plusieurs. On avait cependant arrêté d'emmener John avec nous. Depuis qu'il avait trois mois de boxe thaï, il était intenable. Il se passait des rouleaux à pâtisserie sur les tibias pour aplatir le nerf et diminuer la sensibilité. Il s'aguerrissait sur le mobilier urbain, des barres verticales du métro aux panneaux de signalisation. Et, malheureusement, sur les flippers qu'il faisait tilter en filant des coups dans les pieds de l'appareil avec ses nouveaux tibias bioniques.

Ses parents étaient en plein divorce et s'étripaient chaque soir. Une fois, j'ai vu sa mère attaquer John aux ciseaux dans une crise de démence. Je n'ai jamais remis les pieds dans cet heureux foyer mais je pense souvent à lui.

Pour Raph et moi, le flipper c'était devenu une affaire sérieuse. Surtout après les résultats mitigés de nos séances de muscu et la déception du catabolisme.

On mégote des soirées entières au dessus de la vitre sur la meilleure technique pour les amortis mais surtout les "fourchettes" qui permettent de sauver une bille filant vers la sortie en en pressant très rapidement les flippers de façon légèrement décalée.

- "Ca se joue à la micro-seconde. C'est synchronisé mais pas vraiment, en fait, tu vois?"

Ce soir-là, John a vu rouge après un troisième "avion" d'affilée. Il a suivi des yeux la bille depuis le haut du plateau jusqu'à la sortie centrale sans avoir pu la toucher. Le plus frustrant. Il reste immobile devant l'appareil. On sait très bien ce qui va se passer. Raph tente une conciliation avant l'irréparable:

- "John...en fait, tu vois...le problème c'est que ça doit vraiment partir du poignet, qui doit rester rigide mais souple à la fois, tu vois...?"

John a plein de problèmes et c'est parti du tibia. Il s'est acharné comme un fou furieux sur le flipper qui s'est retrouvé un cran plus bas, un pied en moins et la vitre en étoilé. Il me rappelle sa mère avec ses ciseaux et son regard du *Shining*.

On ne brille pas en maths mais le calcul est vite vu: l'argent qu'on a pas moins le prix d'un flipper neuf multiplié par des emmerdes égal on s'arrache fissa. Le patron nous course sur quelques mètres dans la rue avant de lâcher l'affaire. Mamie avait raison : Ca cavale à cet âge là » !

La méthode de John pour "claquer" au flipper était vraiment trop rudimentaire pour nous autres puristes et il avait failli nous attirer de sérieux ennuis. Mais, quand on savait le prendre, c'était

une crème. Dans la rue, il nous protégeait. Quand une embrouille se profilait, pour un regard ou un coup d'épaule, il faisait comme Pasqua avec ses terroristes : "C'est bon, c'est bon...C'est pour moi!".

Raph et moi avons toujours observé la plus grande politesse en la matière.

La chorégraphie des embrouilles était réglée d'avance: les types se rapprochaient presque front contre front et c'était à celui qui lâchait son coup de boule en premier. John avait éclairé cette monotonie artistique d'une touche personnelle: il les laissait approcher puis fauchait avec un timing redoutable. Au fond, tout le monde y trouvait son compte: John qui se défoulait du malheur d'avoir des parents très cinglés et peu 'amour. Et nous, qui avions la chance de traîner avec un "chaud" sans avoir à mettre les mains dans le cambouis.

John c'était aussi la première personne qu'on connaît qui prend des médicaments pour le cerveau. C'était visiblement plus sérieux que mes crises imaginaires de claustrophobie car il voyait un « conseiller » chaque semaine. Des « anti-dépresseurs », nous a-t-il expliqué. Et quand il ne prend pas ses pilules, il tape sur tout ce qui bouge, comme sa mère. « Anti-dépresseurs ». On s'est regardés avec Raph : ce mot sonnait rudement bien. A garder sous le coude avec « catabolisme » .

Un soir, on a invité John au *Freetime*. A la caisse, au moment de payer, on a fait les seigneurs: "C'est bon, c'est bon, ...C'est pour nous".

CHAP 8

Faut-il «*liquider les terroristes* »?

Sur la Dalle, tout le monde s'en bat les steaks mais c'est dur d'échapper à la question qui agite les repas de famille et, plus largement, le pays. Les cousins de l'Essonne, qu'on voit deux fois par an et à qui j'inventerais bien des états d'extrême urgence pour esquiver les repas, sont formels : il faut les buter et puis c'est tout.

« Le Capitole, Orly, Tati et demain? Tu veux pas aussi leur filer cent balles et un Mars à ces ordures ? Bah non, tu vois, désolé !
Moi je cède pas au chantage !

C'est le tour de chauffe mais ils donnent vraiment le meilleur si quelqu'un prononce le nom de Cohn-Bendit. C'est un rouquin tout ébouriffé avec des grosses tache de rousseur qui braille régulièrement dans le poste. Il doute de l'efficacité de ces liquidations et vient de publier une tribune qui a eu son petit effet: « Il ne faut rien exagérer : des vies humaines sont en danger, c'est vrai, mais la France n'est pas en guerre la démocratie française n'est pas en danger ». C'est mal passé, visiblement.

Exactement comme le docteur Gesle, ils ont leur phrase fétiche qu'ils sortent à chaque repas. Pour l'oncle André, quand il entend Cohn-Bendit, c'est « Qu'il retourne donner des leçons chez lui, le boche! ».

De 68, ma mère a conservé un pavé à la maison et des opinions moins définitives sur les rouges, les « boches » et la société en général.

- « Enfin vous confondez tout là, vous débloquez complètement, mais complètement! ».

1968 ça correspond grosso modo au « crétacé supérieur » qu'on étudie en géo et qui se termine par une extinction massive

d'espèces animales. Ceux de 68 n'ont pas échappé au cycle de la vie. Mais, quelque part, ils « méritaient » avec leurs dégaines de punks à chien et leurs insultes toutes pourries. Ils disaient « Mort aux vaches » pour insulter les keufs. Je vois pas trop le rapport. Pour une fois, je suis d'accord avec Raph, « j'comprends pas très bien en fait, là ». « Mort aux vaches »... La teuhon... C'est des condés, des schmitts, des feukeus, des kisdés et surtout des gros bâtards qui ont fracassé Steeve sans raison comme ça, gratuit, cadeau. Ca va se payer.

La grand-mère d'Asnières en bout de table rattroupe les miettes de la bouchée à la reine qui lui ont échappé autour de l'assiette. Pas parce qu'elle a encore faim mais elle a « manqué » pendant la guerre et on ne gâche pas. Elle comptabilise les gros mots et pousse des « Enfin ! » effarés quand les cousins passent les bornes. Pour elle, tous ces types barbus qui viennent déposer des bombes en exigeant qu'on libère leurs frères palestiniens emprisonnés sont des « rastaquouères » qui méritent la corde » .

J'aime bien quand elle parle, c'est toujours visuel. Je vois le terroriste barbu emmené les mains liées en lisière du village par le shérif Pasqua suivi d'une foule de villageois vindicatifs. « Pendez-le haut et court ! Lyncher l'ordure ! Noeud coulant, dernières volontés, coup de botte dans le tabouret. La nuque craque, petit râle, rideau. C'est pas sorcier, finalement.

Les digestifs approchent. Vivement qu'on lève le camp. Je vois Guénola ce soir. Elle a laissé vendredi une lettre dans ma boîte : elle « veut me parler ».

Chap 8

Je dois lui manquer. Guénola va me dire qu'elle regrette en fait, qu'elle ne sait « pas trop où elle en est « patin-couffin » mais

qu'elle est love de moi. C'est sûr. J'ai une heure pour me préparer et envisager les différentes entrées en matière possibles:

- « T'es petite, t'as pas de seins, t'es une garce mais, allez, va, je te garde ». Non, gifle assurée.

- «C'est pas pour dire mais, sans moi, tu risques de finir ta vie par procuration à mettre du vieux pain sur ton balcon pour attirer les moineaux, les pigeons » . Non, le pain ça fait Restos du Cœur et les rats volants c'est tue-l'amour.

- «Guéno, est-ce que t'as idée du nombre d'étages que je me suis tapés pour monter dans ta grotte cachée sous les toits, du nombre de notes clouées à mes sabots de bois au Black&Decker ?

Mieux, mais pas réaliste. Ils ont un 200m2 avec baie vitrée au coin de la rue de Vaugirard et les sabots ça fait bouseux.

Dernière option, princière: « Allez, Guénola on oublie tout. Ne pars pas sans moi et tu mets tes vêtements, tu les mets sur toi. Allez viens là ! » ?

Qu'est-ce qu'on a pu se marrer avec Raph en imitant les tafioles d'Indochine avec leurs ceintures cloutées et leur maquillage. Eux-mêmes ne devaient rien picter à leurs propres paroles après des heures de fumette. «Toute nue

dans une boîte en fer Il est belle, il est beau décrit.

L'outragé mais j'en ai rien à faire . Encore aujourd'hui, ce couplet reste obscur.

Ca tourne au casting de la Vache qui rit, j'ai pas avancé d'un pouce et surtout l'heure approche. Pour se donner du courage, un dernier petit *Final Countdown* que j'ai sur la face A d'une cassette que Raph m'a copiée.

Rituel des différentes épaisseurs pour faire balèze : t-shirt à manches longues Town and Country, Harrington, bomber. Vaporisez une touche Drakkar noir sur l'ensemble et vous pouvez démouler. *The world is mine*, madame Bents, *the World is fucking mine* !

Avec mes rollers je la dépasserai de deux têtes, toujours utile pour un « duel au soleil », comme dit l'autre fiote qui ne veut pas tomber pour la France.

Je trace par l'avenue du Maine, Montparnasse, rue Littré. J'arrive devant chez elle. Son immeuble jouxte la chapelle Notre Dame des Anges où il y a toujours des sœurs qui « traînent » , un peu comme nous à la Dalle, une fine serviette en cuir sombre à la main.

Vraiment rien contre elles, mais je les évite. Comme dans la rue de Rennes, je fais un détour. Elles portent peut-être aussi la

poisse. Je préfère Jésus, le mien, celui de la Dalle. Au moins il assure en roller et t'as presque envie de croire quand il trace. Là, je suis pas certain qu'on fasse des étincelles avec des Mephisto du crétacé inférieur montées sur des Kryptos.

- « , Ah... t'es là... » ?.

Super, ça commence bien... Guénola tripote sa bague en évitant systématiquement mon regard. Ou bien j'ai finalement, sans le savoir, réussi à avoir le regard de tueur à gages de Thierry, ou bien il y a un «os», comme dit ma grand-mère. Il y a apparemment un gros os de Rantanplan et je vais l'avoir dedans. Rien ne se passe comme dans mon scénar.

«Oui, en fait, voilà. En fait, ben, je préférerais qu'on reste amis. C'est mieux je crois. »

Le champignon nucléaire grossit dans la tête. Goldorak Go ! CornoFulgure ! MegaVolt ! Pulvonium ! Venusia vient de me larguer en direct. Ca c'est un attentat, un vrai, dont le souffle t'aplatit, mais de l'intérieur « en fait, tu vois ? ». Qui te cueille quand tu t'y attends le moins et t'anéantit. Laissez voler les p'tits papiers, les soucoupes et les illusions.

- « Allô, professeur Procyon ? Oui, dites-moi rapidement : vous qui gérez un centre sur les phénomènes spatiaux, j'ai une petite

question, làààà : vous avez adopté Actarus, supporté le nain Rigel et cette nullité d'Alcor qui ne prend aucun soin de son vaisseau et se fait abattre à chaque épisode. Y'aurait-il encore une place pour un loser? Je peux dormir dans l'écurie avec Phénicia. Ou, même, si vous avez un aller-simple pour la planète Stykades, je suis preneur car, perso, je n'ai rien contre le Grand Stratéguerre».

Procyon n'a jamais dû avoir le message. La faute aux publiphones. Le message de Guénola est en revanche reçu 5 sur 5. On va sauver ce qui peut l'être et je vais faire comme les Asiatiques-qui-sourient-quand-ils-veulent-te-tuer :

- « C'est marrant, je pensais exactement te dire la même chose ! ». J'ai dû mal à croire que ce bobard sort bien de ma bouche. Dingue cette coïncidence. On devrait faire un Loto. Reste à établir, chronologiquement qui a cassé avec qui. C'est important. Je raconterai que je l'ai larguée parce qu'elle était « lourde » cette petite bourge qui faisait des chichis quand je tripotais son sous-tif et qui allait en Vendée pour les vacances. J'avais compris « viandée » la première fois. Pour faire bonne figure à la Dalle, je pipeauterai qu'en plus elle était nulle au pieu.
- « Ok. Je suis contente que ça se passe comme ça. C'est mieux. On se voit demain au bahut? ».

Ca a duré 3 minutes montre en main. Gros phénomène de dépressurisation dans ma caboche, les oreilles "diapasonnent". Là, j'ai juste besoin des médicaments pour le cerveau que John avale chaque jour pour ne pas muter en Hulk. Je me sens comme la vache qui rit le moins dans le casting, la rachitique avec des mouches autour du museau dont personne ne veut. "C'est marrant, je pensais exactement te dire la même chose ! » . Quel crevard... Thierry n'aurait jamais balisé, lui que j'avais vu tenir en respect une dizaine de skins un samedi sur le parvis d'Assas avec son Opinel N°13 (lame de 22 cm dit le « Géant ») en hurlant: "j'vous prends tous, moi, les fils de putes" .

Je pense qu'il n'aurait même pas calculé Guénola sur laquelle il aurait trébuché dans la rue vu la différence de taille. Dans le meilleur des cas, il lui aurait dit de "bien fermer sa bouche" comme une "petite salope". Dans son vocabulaire, la "petite salope" était l'insulte absolue ayant l'avantage de s'appliquer aux deux sexes. Mais lorsqu'elle désignait les filles, c'était les réputées faciles qui tournaient dans les caves des 4000 à la Courneuve. Non seulement elles se laissaient faire mais elles "aimaient ça". C'était des "gourmandes" ayant la dalle, des "cochannes" sans aucune pudeur qui justifiaient le mépris du genre humain. Avec Raph on aurait rêvé que les "gourmandes"

nous fassent l'aumône d'une fellation. Mais, sur la Dalle, on en rajoutait sur les "petites salopes des 4000" qu'on avait jamais vues.

Des "petites salopes"... Mamie aurait commencé par reprendre Thierry en suggérant "débauchées qui n'ont pas froid aux yeux". Et puis, c'était faux, tout simplement. Guénola était de taille modeste mais c'était tout sauf une salope puisqu'elle attendait le mariage "patin couffin". Comme Raph, elle avait tics de langage horripilants mais surtout fort mauvais caractère.

Mais...Mais sa démarche, son rire éraillé, sa dent ébréchée. Mais notre complicité improbable, nos heures au téléphone où le discours amoureux se résout en silences, comme sur les partitions. Mais son Calèche que j'avais acheté en douce pour pouvoir la prolonger en la respirant.

Il faut « *terroriser les terroristes* », j'en conviens, Monsieur Pasqua, mais si on pouvait profiter de l'état d'urgence pour interpellier, écrouer les parents de Guénola et, si possible, me confier la garde de leur fille. Comme ça, en loucedé, juste entre nous. On dira rien, ce sera la raison d'Etat ou juste l'urgence de me rendre mon état normal. Parce que je dors de moins en moins et je perds l'appétit. Des chefs d'accusation ? Un motif ? Je doute que ce détail soit capital dans vos services, mais, en vrac : Ce sont eux qui ont tout fait foiré, ce sont eux qui m'ont terrorisé avec leur

accueil pincé, leurs oeillades entendues, leurs perfides
"rafraîchissements", leur façon de décrocher le combiné « par
erreur » quand je parlais à Guénola, leurs armes, leurs heaumes,
leur codes, leur vouvoiement, leurs rallyes, leur entre-soi, l'œil
sévère du père comme si j'étais responsable de la perte des biens
de sa caste sous la Terreur alors que c'est lui me terrorise
aujourd'hui. Ca devrait suffire, non, Charles ? Allez zou !
Direction Cayenne ! Le bain ! En route mauvaise troupe ! Casser
des cailloux toute la journée comme les Dalton, ça donne chaud.
La mère pourra demander des rafraîchissements.

Chap 9

Aujourd'hui on va voir Steeve à l'hôpital . On est arrivés à l'hosto
en délégation comme les types devant la prison du terroriste
Abdallah. On est montés dans sa chambre en chaussettes parce
qu'ils interdisent les rollers à Cochon. Pourtant, ça les gêne pas que
tout le monde clope dans les couloirs et que certains tissent dans
les coins avec leurs petites flasques argentées. Il y a des gars qui
font peine, le dos à l'air dans leur blouse à petits pois, leur pyjama
rayé et leurs gros yeux de hibous hagards. « Un garçon au

féminin, une fille au masculinnnnn !!». On explose de rire avec Raph. Jésus nous as accompagnés pour l'occasion et nous fait signe de descendre d'un ton, genre on est pas des sauvages, les manières, l'étiquette « patin couffin » . Un peu fort quand tu sais que le type vit en pagne sur la Dalle la moitié de l'année comme dans Vendredi ou la vie sauvage.

Au premier étage, le spectacle n'est pas brillant dans la chambre de Steeve. Il lui reste trois pauvres canines dans la bouche, fracture du crâne, mâchoire cassée, cinq côtes fêlées, bassin déplacé. L'addition s'il vous plaît. On lui apporté un Walkman tout neuf que Thierry a tiré à la Fnac. D'habitude Thierry prélève directement à la source rasée, mais les skins ont rarement d'argent ou des trucs de valeur sur eux, nous a-t-il expliqué. Des fachos fauchés. Rien à sauver décidément chez ces gens là.

On ne l'a pas emballé ni rien mais ça lui fait plaisir, le Walkman. On est mal à l'aise dans cet hôpital, un univers feutré où tout se passe au ralenti. C'est aussi angoissant que le générique de la Cinquième dimension. C'est glauque, on le sent tous. On met juste pas de mots dessus. Urgence à détendre l'atmosphère :

« Vaz-y, Steeve, ris pas s'teuplait tu fais peur !!! » .

Ca manque pas, il nous découvre sa bouche dégarnie avec ses gencives gonflées et deux chicots noircis qui flottent au fond. Ca me rappelle la souris cramée du gigot d'Asnières.

On lui fait un résumé de ce qui s'est passé à la Dalle en son absence. Globalement néant, mais faut bien meubler. Ah si ! C'est vrai ! Il y a un vigile des Galeries Lafayette qui s'est fait défoncer lors d'une descente d'une bande de La Chappelle. Le vigile en treillis bleu, oui, oui, celui qui se prend toujours pour un chaud avec son clébard.

« Il faut porter plainte tu sais, Steeve, ça ne doit pas rester impuni. La police n'est pas au dessus des lois ».

Ca y est. Jésus est parti en mode juriste de proximité. On va restés bloqués là des heures.

Mais en fait, non. Il s'est juste approché de Steeve, lui a pris les deux mains en fermant les yeux d'un air inspiré, genre chaman qui t'insuffle une énergie nouvelle. Lève toi et roule.

On saura jamais si Steeve a reçu ou non la force cosmique mais il a grogné un truc strictement imbitable comme en cours d'anglais.

Il était juste content qu'on soit là, qu'on lui parle de la Dalle.

Rétrospectivement, on aurait peut-être dû lui placer une phrase sur les « petites salopes des 4000 », c'est toujours bon pour le moral.

« Vaz-y, Steeve, ris pas s'teuplait tu fais peur »

«Je crois que tu t'rends pas trop compte, là. 128 kilo octets, c'est D-E-M-E-N-T-I-E-L ! ».

Sur la Dalle, un débat s'est engagé sur les assourdissantes performantes du nouveau Macintosh Plus, stylé, compact mais hors de prix à 58.000 francs. Je passe mon tour sur le thème du jour, les ordis c'est pas mon truc. On a un Apple IIc à la maison sur lequel je joue de temps en temps à Indiana Jones, mais sans plus. J'ai pas de joystick et les commandes clavier sont trop compliquées. Le seul truc un peu marrant c'est de pouvoir déposer un pain de dynamite pour faire sauter un pan de mur du labyrinthe puis se barrer le plus vite possible. Un peu comme les terroristes de la rue de Rennes, en somme.

J'ai pas le cœur à ça aujourd'hui. Je pense à Guénola. A la façon de la récupérer. Dans Top Gun, qu'on est allés voir avec Raph la semaine dernière, Tom Cruise serre la militaire blonde alors que ça semblait mal engagé. Et il y a des passages bien chauds. « Take me to bed or lose me foreveerrrr ! ». Le problème chez Guénola c'est qu'il faut passer par la case église avant d'avoir droit au « bed ». Un peu comme dans la pub pour la 205, Tom prend la fille en chasse sur sa Kawazaki GPZ 900R. Ca fait deux fois que les types gagnent leurs faveurs en les pourchassant comme des fous furieux. Il doit bien avoir un schéma, une sorte de *modèle*. J'ai pas de 205 rouge et encore moins de Kawa 900, mais je

pourrais tenter en roller. Je trace comme l'éclair en parallèle du train qui l'emmène en Vendée, mes Kryptos sont en feu, je franchis un passage à niveau au dessus d'un tremplin glissé *in extremis* par un cheminot non gréviste de la SNCF. Guénola a le nez à la vitre, ébahie, conquise, les yeux aussi froids que la « sacrée garce » de chez Peugeot. Le conducteur du train a compris qu'il fallait faire un petit geste au nom de l'Amour : il arrête son tas de ferraille en rase campagne qui siffle trois fois avant de s'immobiliser, fumant, dans un fracas de tous les diables. Guénola porte un pull Blanc Bleu éclatant et s'élance vers moi comme le berger allemand de Royal Canin. Elle me fixe et me dit... :

-« Bus système 16 bit à 8 ghz.... Disquette rigide.... Port SCSI..... Extensible à 4 mo... Et toi t'en penses quoi, toi ? »

Rien suivi du débat sur le Mac. Je bredouille un truc miteux aussi fourre-tout que le « putain ! » au moment de l'attentat de la rue de Rennes : « ouais, mais faut voir sur la durée... ».

Personne ne me demande d'explicitier mon propos. C'est comme si j'avais craché par terre, ça gêne personne.

J'aimerais bien en parler à Jésus de mon problème avec Guénola, mais je sens qu'il va m'embarquer dans un trip Woodstock complètement barré. Genre aller voir les parents avec un collier de fleurs et leur dire que j'aime leur fille, que c'est très beau, très

naturel et qu'on devrait célébrer ce don du ciel en dansant nus
autour d'un feu. J'imagine la rencontre entre Jésus torse nu en
short avec son catogan bleu et le père militaire. Ok, laisse
tomber...

Entre les « petites salopes » de Thierry et l'amour béat suicidaire
de Jésus, je suis assez mal barré. Raph m'avait aussi pas mal aidé
dans le genre : « bah... si tu le sens pas, tu fais pas ». Merci à tous
pour ces lumineuses contributions. Sous vos applaudissements.

La seule qui avait compris, c'était ma mère. La douleur est une
pulsation invisible qui vous trahit au détour du couloir d'un
vaisseau spatial où rôdent des Aliens. Elle se passe de discours.
Mon argent de poche a subitement augmenté, personne ne m'a
engueulé pour mon calamiteux bulletin scolaire et on partait en
vacances.

« We gonna ring-reng-a dong for a holiday

Miker G and Sven were here to stay

He check out the new style we just play »

Chap 12

« Putain ! J'en ai une belle, là ! » .

Après la muscu et le flipper, Raph et moi avons trouvé un nouveau dada : la pêche à la mouche.

Ca fait pas très bad boy comme ça, à l'oreille, mais ça nous plaît. Et c'est pas totalement déconnecté de notre activité extrêmement intérimaire de chasseurs de skins puisqu'il s'agit de traquer quelque chose en définitive.

Comme au flipper, tout est dans le poignet, « rigide mais souple à la fois, tu vois... ».

On y passe des heures à « fouetter » nos soies au bord cette rivière jurassienne, à trouver la bonne mouche pour séduire des truites. Si vous n'avez pas le bon insecte au bout de la soie, vous pouvez oublier. Ca fonctionne par éclosions et il faut régulièrement secouer les branches qui pendent au dessus de la rivière pour savoir quel est « l'insecte du moment » . La mouche qui va faire un tabac. C'est du marketing écolo. Le but étant de trouver dans votre boîte à mouches celle qui se rapprochera le plus de la « tendance ».

Pour une fois, je peux en imposer à Raph : j'ai appris pêcher à la mouche chez James, mon correspondant anglais. Ils ne plaisantent pas avec ça, là-bas. Ils pêchaient en costume cravate. Avec leurs cuissardes ça faisait un peu bizarre, mais ils touchaient leur bille et ne sont jamais revenus bredouilles.

- « Non, là, tu vois Raph, je pense qu'on devrait plutôt partir sur une *ephemera vulgata* ».

Il y a les mouches sèches, qui flottent et que les truites gobent en surface. Et les nymphes, qui comme les « petites salopes des 4000 » nagent entre deux eaux. Manier les nymphes est plus difficile pour le ferrage puisqu'on ne voit rien venir. Pour les sèches, la truite fonce à la surface et chope l'appât en faisant un gros clapotis. C'est plus « franc du collier », comme dit mamie.

Mais, contrairement au triple hameçon des types qui pêchent à la cuiller, rien ne va de soi à la mouche et perdre une truite entre ses pieds après avoir déroulé puis ramené 60 mètres de fil de soie en travers de la rivière est aussi frustrant qu'un « avion » au flipper. Un attentat piscicole, monsieur Pasqua. Généralement, c'est le bas de ligne qui casse, un nylon de diamètre dégressif surnommé « queue de rat » par les pros du Chasseur Français auquel on s'est abonnés pour 6 mois.

Quand cette malédiction de la truite-aux-pieds frappe l'un d'entre nous, la réplique faussement désolée est déjà calée :

- « Ohhh, dommage... Mais, je crois qu'il y a un vrai problème au niveau de ta queue de rat »

- « C'est ta mère qui a une queue de rat... »

Au bord de la Seille, désertée par les baigneurs au crépuscule, on danse en fléchissant exagérément les genoux comme Indochine :

« Des visages dans des cheveux d'or qui oublient leur vertu/Mais c'est pas vrai qu'ils ont l'air d'un conquistador/Asexués une fois dévêtus » .

Toujours rien capté aux paroles.

Chap 13

«Grisaille sous forme de nuages bas, brumes et bancs de brouillard . La Vendée est placée en vigilance orange. La dépression devrait arriver en seconde partie de nuit ...» . Hormis le fait que les météorologues annoncent toujours les mauvaises nouvelles sur le ton béat de Jacques Martin dans l'Ecole des fans, j'ai fini par regarder sur une carte où était la Vendée. C'est au diable.

Rien reçu, pas de carte postale imprégnée de Calèche, pas de coup de téléphone, nada. J'ai pourtant bien précisé à ma mère de « libérer l'appareil » en début de soirée parce que j'attends « un truc ».

Un truc important et mystérieux. Genre Pasqua a besoin de moi Place Beauvau pour liquider ses terroristes du GIA mais on est toujours en négos serrées sur mes conditions. Genre Chirac et Mitterrand, qui ne peuvent pas se saquer, ont besoin de mon arbitrage. Genre Sarah Connor, qui fuit au volant de sa Jeep dans le désert mexicain, va m'appeler en panique d'une cabine pour un tuyau sur la façon d'échapper à Terminator.

Genre ma mère est dupe que j'en bave et que cette fille a rétréci mon univers, devenu aussi instable et fragile que les soies de mes parties de pêche. Monsieur Serge, sachez que les talons aiguilles ne transpercent pas que le cœur des filles.

Mais vous aviez raison à propos des décharges publiques qui restent des atlantides dans lesquelles mon pote Raph cherche toujours des mouches cantharides. Sachez que le camion à benne de Johnny Jane ne m'a pas rendu service puisque ma mère pense toujours que je vais finir éboueur. Mais je ne vous en veux plus. On se connaît indirectement. Je côtoie votre fille Charlotte au lycée et vous venez de sortir Lemon Incest où vous la caressez sur un pieu pour choquer les parents de Guénola. Vous avez aussi

cramé le tiers d'un billet de 500 francs en direct à la télé, votre petite dédicace aux impôts. Et, pas plus tard qu'en avril, vous avez dit à Whitney Houston en direct sur le plateau de Champs Elysées que vouliez la baiser. « I said I want to fuck her ! ». Même ceux du groupe « faible » en anglais ont compris l'idée. Tiens, on a jamais interrogé Madame Bents sur ce quelle pensait de la courageuse traduction de Michel Drucker : « He say you are great, il dit que vous êtes très jolie » .

Raide défoncé, vous aviez rectifié « Pas du tout ! J'ai dit je voudrais bien la baiser ! ». C'est abusé mais faut oser. Vous êtes un poivrot crado et je sais même pas comment vous avez chopé autant de bonnes meufs dans votre carrière d'épave. Mais il doit bien y avoir un « truc » puisque vous qui avez réussi à faire candidement sucer des sucettes à l'anis à France Gall. C'est vous encore qui avez déshabillé Bardot, laquelle ne porte plus rien d'autre qu'un peu d'essence de Guerlain dans les cheveux. Guénola, c'est Calèche. Vous n'avez pas changé de jeans et de chemise depuis un an mais c'est avec vous j'ai appris que le mot dépression n'était pas réservé à la météo. John et ses « médicaments pour le cerveau » m'avaient déjà mis sur la piste, mais vous êtes le seul à faire planer une dépression au dessus du jardin. Moi aussi j'ai l'impression que c'est la fin avec Guénola. Je suis désolé, ces publiphones sont un peu bruyants sur Montparnasse et je n'ai plus beaucoup de pièces dans le « canal de

monnaie forte ». Donc, pour résumer, j'aimerais en savoir plus sur ce garçon qui a le « don d'invisibilité » parce que j'aimerais bien disparaître sous terre, moi aussi, quand Guénola me fixe. Et si vous pouviez lever le pied à l'avenir sur les camions à benne qui m'attirent trop d'ennuis à la maison ? Tout est pardonné.

Chap 14

« Nosocomiale » . D'ordinaire toujours avares de nouveaux mots, on se serait bien passés de celui-là avec Raph. Steeve est au bloc. Il est en train faire une septicémie. Un peu comme la misère affective de John, on a découvert, brutalement, celle de Steeve. Toutes ces années, il nous avait baladés. Il était en foyer, sans parents et à peine scolarisé. Depuis des années il nous pipeautait des grandes réunions familiales avec banquet et embrassades. On a compris quand Jésus a demandé un jour au personnel à quel moment les parents étaient venus pour la dernière fois et comment les joindre.

- « Quels parents ? », avait demandé le médecin chef, interloqué.

Dans la chambre de Steeve, il y a encore le Walkman sur la table de chevet. On attend, là ,en mode veillée d'armes. John arrête dans le couloir un infirmier en blouse blanche avec des Bic qui dépassent de la poche. Non, on ne peut pas le voir et ça ne sert à rien d'attendre ici. Le type nous prend pour des pouilleux avec nos chaussettes et nos paires de rollers lacées sur l'épaule. Cette fois, Thierry nous a accompagnés et c'est une très mauvaise nouvelle pour l'ensemble du corps hospitalier.

- « Attends ! Skuzzz-moi monsieur, reviens-là... Kess t'as dit ? Tu peux répéter ? Attends, j'ai pas bien entendu, là » L'infirmier, dans un réflexe de survie naturel comprend qu'il n'aura jamais le dessus dans cette vie ni celle d'après. C'est un malin. Il se met à lui donner du « Monsieur ».

- « Ecoutez, Monsieur, je m'adresse à vous poliment et je vous dis simplement qu'il ne sert à rien de rester là. Monsieur, votre ami n'est pas visible pour le moment et nous vous préviendrons dès qu'il y aura une évolution »

L'autre mauvaise nouvelle, c'est que Jésus n'est pas là pour calmer Thierry avec ses passes cabalistiques zarbi autour du visage et ses maximes sur la paix dans le monde.

- « Tu vas faire quoi , maintenant, p'tite baltringue? C'est quoi ton problème ? Tu veux faire ta chaudasse ?

L'infirmier s'est liquéfié en « petite salope des 4000 » et taille la route dans le couloir, la croupe basse comme les bergers allemands des keufs de la Dalle.

On essaie de calmer Thierry en lui tapotant l'épaule comme l'encolure d'un cheval nerveux. « C'est bon, c'est bon... »

C'est tout sauf bon. L'infirmier, comme les traîtres à barbichette des films de cap et d'épée, est allé nous balancer aux vigiles de

l'entrée. Deux d'entre eux rappliquent à l'étage. Ils ont des carrures de forains. Thierry est le seul à jubiler. Il est noir mais doit aussi avoir du sang chinois, parce qu'il n'arrête pas de sourire.

- «Allez, ça suffit vous dégagez. C'est un hôpital ici, on est pas au cirque !

Thierry reste étonnamment calme mais continue de sourire. Il ne les insulte pas, n'outrage pas leurs mères, comme à son habitude. Bizarre, mais bon, tant mieux. On va partir pépère sans faire d'histoires. On tire l'homme qui rit par la manche, le seul à avoir des Dr Martens coquées aux pieds puisqu'il ne fait pas de roller.

Tout se passe en une fraction de seconde. Sans se départir de son sourire asiatique, Thierry lance un circulaire à la tête du premier vigile qui tombe au sol comme les arbres que les bûcherons abattent au Canada. Timber ! Le second, médusé une seconde de trop, ne voit pas arriver la droite de John et son coup de tibia expérimental. John a récemment levé le pied sur les antidépresseurs et fauche tout ce qui se tient sur pattes. Thierry a miraculeusement recouvré l'usage de la parole. Il termine « son » vigile en sol à grand coups de pompes en lui posant une question rhétorique:

-C'est qui qui dégage ? C'est qui ? C'est ta mère ou c'est ta mère la goulue ?

Raph et moi, on « assure les arrières », c'est à dire qu'on reste planqués dans le renforcement d'un couloir pour éviter tout phénomène de catabolisme.

Cris du personnel infirmier, alarme, chaos général. On s'arrache.

A la sortie, Thierry est rayonnant, comme rassasié après un long jeûne : « ils ont bien mangé leur race, hein? » Les deux vigiles ont effectivement bien « mangé » et vont devoir aller à la chasse aux pains de glace. Mais ils bossent dans un hosto, après tout, non ? « Ice ice baby ».

Chap 15

Guénola a un balcon qui fait tout l'angle de l'immeuble. Depuis une semaine, mes rondes se resserrent, le soir après les cours, sous ses fenêtres. Mais je reste toujours comme un gland, là, en dessous sans rien faire. Raph, qui a l'esprit scientifique et parfois de bonnes idées, m'a persuadé du coup des graviers dans la fenêtre. Et il en connaît un rayon sur le sujet après avoir drainé une partie de ceux du cimetière Montparnasse. A en croire sa théorie, il suffirait de projeter sur la vitre des cailloux issus des tombes de gens tout mort pour persuader la fille, bien vivante, de revenir à moi. Ok... c'est loin d'être gagné, ça rappelle *Thriller* mais laissons sa chance au produit funéraire.

- « Quand tu les lances, tu fais gaffe au poignet parce que
... »
- Ouais, je sais Raph, rigide mais souple à la fois, je vois,
c'est bon. »

Je lui parle souvent comme à du poisson pourri mais heureusement qu'il est là. Sa lenteur et son flegme me régulent. On s'équilibre. C'est mon dodo, cet animal parent du pigeon disparu trop tôt. Le Dronte de Maurice ou *Raphus cucullatus* - je n'invente rien – fut découvert en 1598. Il est décrit par les scientifiques comme « lent, ne fuyant pas l'être humain ». L'étymologie n'est pas tranchée mais « dodo » pourrait être issu du néerlandais *dodars* ou *dodoors*, signifiant « paresseux ». Le volatile est également réputé pour son incapacité à voler : ça correspond en tout point. Lorsque ma grand-mère me lisait *Alice au pays des merveilles*, il y avait aussi un gros dodo dodu avec une canne qui naviguait sur un toucan poussé par un perroquet. Aussi obscur que les paroles d'Indochine...

Raph m'a fourni des gravillons pour un siège et je suis sous les vitres de Guénola. Si je me fais cramer par le père, c'est fini. Le poignet, tout est dans le poignet. On respire bien. Breathe in, breathe out. Dédicace, madame Bents. A la une, à la deux...à la...

Les condés qui font leur patrouille ont observé mon petit manège et s'arrêtent à ma hauteur avec le gyrophare mais sans la sirène, faut pas exagérer.

Pour la discrétion de mon entreprise, on repassera. En rollers, sans papiers avec des graviers de cimetière blancs plein les poches, ça s'annonce radieux.

« Alors ? On est de sortieeee, jeune hooooomme ? »

Le flic a le même accent que Pasqua. « Avissss aux amateurs » .

- « Oui, monsieur, je fais une promenade » .

- Et les cailloux, lààààà, c'est pour quoooooi ?

Si je lui raconte le Petit poucet, il m'embarque. Si je lui dis que c'est pour repousser les moineaux, les pigeons insalubres que Goldman essaie, lui, d'attirer avec du pain, il m'embarque aussi.

- « J'essaie d'appeler mon amie, en fait... »

- Et c'est le seuleuuu moyennnn de la joinnnndre, cèteuuu jeuneuuu personnnne ?

Baisser la tête d'un air contrit, surtout ne pas le regarder dans les yeux. Ne pas croiser so regard. C'est contraire à

toutes les règles d'un tueur des rues mais, là, on va faire une exception.

Le cousin de Fernandel me conseille de rentrer vite à la maison et je ne me fais pas prier, non sans ajouter un merci-monsieur-bonsoir.

Le monde se réduit brusquement à une seule catégorie où j'ai la chance de tenir la pelle pour creuser ma tombe devant le santon de Provence et ses potes condés qui s'éloignent en souriant. On m'a fait sentir que j'étais clairement pas la prise du siècle et, en plus, ils se foutent de moi. C'est dans les cas-là qu'on a envie d'être un dangereux criminel recherché par « toutes les polices » – j'ai toujours aimé le pluriel - comme Carlos après l'attentat du Drugstore des Champs il y a douze ans. Un dur à moustache qui ne fait pas dans la dentelle et qu'on prend d'emblée au sérieux quand on voit son gun dépasser du jeans.

Gros succès, très belle soirée : merci Raph, Jim Morison et l'ensemble du cimetière Montparnasse pour ce sponsoring de vainqueur.

Ca partait pas si mal pourtant...Ca aurait pu fonctionner. En théorie. Avec un peu de chance. Avec un peu de cran et le doigté de Mark Knopfler en concert.

*« Juliet says hey it's Romeo you nearly gave me a heart
attack*

*He's underneath the window she's singing hey la my
boyfriend's back*

*You shoudn't come around here singing up at people like
that »*

Chap 16

« Le FN à 10% !Moi je fous le camp de ce pays, je te le dis. Je prends mes cliques et mes claques et salut la compagnie ! ». Ma mère squatte le téléphone depuis une heure à partager son analyse des législatives de février avec une collègue. Elle ne disait jamais

« on » mais j'imagine bien que je figurais sur la liste des passagers en cas de départ précipité pour cause de « FN à 10% ». Ma mère n'a jamais dû considérer de près l'aspect logistique d'un départ pour une destination jamais précisée du reste. Maman, tu sais pertinemment que tous nos bagages ne rentrent pas dans la 104, même «Style Z » . Le constructeur ne s'était pas foulé pour ce modèle, il avait juste rajouté des auto-collants sur les côtés pour faire « sport ». Mais l'idée de tailler la route au Mexique comme Sarah Conors avec un Terminator aux trousses n'était pas désagréable.

- « Moi, ce Le Pen et son bandeau sur l'oeil, je peux plus ! Je peux plus ! C'est physique. Ça me donne envie de vomir».

Il y avait Le Pen « et » son bandeau, deux choses strictement distinctes apparemment. L'accessoire prenait une forme de vie autonome rivalisant avec son porteur jusqu'à lui faire de l'ombre. Comme celui du Capitaine crochet qui se me à voleter quand il pique des crises. Comme John.

Le Pen braille autant que Cohn-Bendit mais je crois qu'ils sont pas trop du même bord, les deux gars. Je pense sincèrement que ma mère aurait écrasé Le Pen au tractopelle, la nuit, sur une route de campagne. Ni vu ni connu, comme Pasqua et ses tractations en sous-main. L'occasion avait peu de chance de se présenter.

Accordé.

« Gégène....Algérie....pouvoir d'achat.... prix à la pompe ...Chirac...vraiment des salauds...Heureusement Coluche....»

Le tour d'horizon économique-politique s'éternise et je finis par faire comme les parents de Guénola en décrochant comme par erreur. « Ah ! Désolé vous êtes en ligne ? ».

- « Oui, deux minutes, s'il te plaît ! ».
- Tout est dans l'intonation et celle-ci signifie : « C'est toi qui paies les factures ? Non ? Et bien j'utilise « mon » téléphone ».

C'est pas que mon appel soit urgent, puisqu'il s'agit juste de téléphoner chez Guénola puis de raccrocher en espérant avoir entendu son timbre. Encore un plan de winner.

Mais, pour le principe, il importe de défendre son territoire, son « turf ». Dans l'appart, le téléphone est un point militairement stratégique que la partie adverse squatte depuis des plombes. J'aurais eu le temps de prendre moi aussi « mes cliques et mes claques », de remplir la 104 « Style Z » et de faire un aller-retour à Bordeaux en déjeunant chez Courtepaille. Ils ont de bonnes frites.

Je rentre dans la chambre de ma mère en faisant le signe d'alerte des plongeurs qui avertissent d'un manque d'oxygène imminent en se se tapotant la trachée avec le tranchant de la main. Les signes sont importants dans le monde du silence. Elle me répond par un autre signe, bien connu des estivants: celui qu'on fait pour chasser les insectes trop collants.

J'ai fini par débrancher le téléphone, à la prise, dans le couloir. Que veux-tu ? Encore une coupure des P.T.T . « Postes, télégraphes et Téléphones ». Avec un nom comme ça, tu t'attends à quoi, sérieux ?

CHAP 17

Aujourd'hui Steeve est mort.

En fait, pas exactement. Ca fait une semaine, mais on l'a su qu'aujourd'hui. Les « petites salopes » de l'hosto se sont bien gardées de nous avertir alors qu'on avait pris soin de laisser un numéro « au cas où ». Et ils allaient pas nous faire de fleur après la petite visite de la dernière fois. C'était leurs représailles miteuses, leur petit coup de pied d'ânes bâtés. C'est les flics qui ont appelé Jésus pour lui annoncer le décès « à la suite de complications ».

Steeve avait marqué le nom de Jésus en rouge et en capitales sur le mini carnet en skaï vert qu'il avait toujours sur lui. Il était parfaitement crédible sur la Dalle quand il le consultait, son calepin, d'un air absorbé avec des hochements de tête comme s'il hésitait entre une centaine de personnes à appeler en priorité dans son entourage. Il avait mis Jésus à « P » comme « pote », « poteau », « poète » « père ». L'autre numéro ,en gras,

était celui du foyer où il rentrait épisodiquement. Il rêvait de devenir DJ depuis qu'il écoutait Dee Nasty.

Qu'est-ce qu'on fait ? On retourne à l'hosto ? On va pas rester là sans rien faire, non ? Le plan est simple, carré : on passe la cartouchière de Rambo, on emprunte le M-16 de Tony équipé d'un lance-grenades et « *Say hello to my little friend !* » (Drucker avait dû offrir ses services pour le sous-titre de la VF qui propose « *Elle va cracher ma vieille farine !* »).

On va faire les terroristes, nous aussi, mais pas les baltringues barbus qui balancent des bombes dans les poubelles et en se fuitant. On va faire ça bien, à la régulière, *old school*. Et ça plaisante plus. C'est plus les gentilletons « ça va chauffer pour ton matricule » de l'époque de mamie ou ses « tu vas voir de quel bois je me chauffe ». Le seul truc en commun, c'est la température qui monte et le fait qu'on va effectivement les « chauffer ». Mais aussi les fumer, les chireder, les maraver, les éclater, les plier, les déboîter, les défoncer, les fracasser, les massacrer.

Finalement, on est restés à crachoter sur notre herbier en ruminant des projets de représailles de moins en moins réalistes. John, qui retrouve un moral désordonné depuis l'adaptation de son traitement pour la tête, propose qu'on enfonce l'entrée de Cochin avec une benne à ordures volée. Passons sur mon contentieux avec ces véhicules. On a regardé John en faisant comme si de rien

n'était mais en hochant la tête genre « Tiens...pas bête ça, à retenir pour la suite...Ou pas ». Il faut peut-être qu'on l'arrête, là, parce qu'il se met à enchaîner les idées de guerre nucléaire de façon inquiétante.

- » Tu vois, comme sur les Chinois à Kawasaki en 1945, boum !
Un bon gros champignon dans leurs mères ! »

Kim, le seul Asiatique de la bande, qui est vietnamien, acquiesce poliment sourire aux lèvres. Pas bon ça...John est déjà passé à la guerre intergalactique et réquisitionne la flotte des T-47 de *Star*

Wars pour rayer Cochin de l'univers. Il est temps de calmer l'historien de l'espace car ça tourne au cirque. Et puis c'est indécent.

Jésus a levé le bras et tout le monde s'est tu.

Il n'a plus son air peace and love de babos planant. Personne ne moufte.

- «Tout le monde enlève ses rollers ». Sur le coup, j'ai pas compris la logique. On était pas censés se harnacher pour la guerre ? Là, on se désape...

C'est la première fois qu'on voit Jésus sans rollers. Une raison suffisante pour obtempérer sans poser de questions. Pour nous, la

Dalle se fige une seconde fois après Tati . Mais là, c'est pour l'un des « nôtres ».

Sur ses rollers noirs à Kryptos rouges, Jésus a posé une photo de Steeve enfant et fléchi un genou à terre. On est restés debout, en cercle autour de lui, menton baissé, un peu gauches et franchement pas à l'aide. On est qu'une quinzaine mais c'est le genre de scène que tu « imprimes », comme on n'arrête pas de dire.

Jésus a rapproché le gros Ghetto-blaster tagué du symbole anarchiste avec lequel il patine souvent à l'épaule. On a eu peur un instant sur le choix musical, mais Jésus assure. A notre place, souvent. Pour tout. Et ce depuis l'ère du crétacé inférieur et supérieur. On a reconnu le premier scratch que Steeve avait enregistré sur les platines d'un pote. C'était artisanal mais on aurait pas fait mieux.

Jésus a fini sur la préférée de Steeve, *Panam City Rappin* ' un rap bien sombre de Dee Nasty :

« Maintenant ce qui est important c'est de savoir danser

De tourner sur la tête, d'être le meilleur à breaker

C'est la seule manière de sortir de sa cage

De maîtriser sa rage, oublier le chômage

Trouver la paix dans la musique

Même si elle est synthétique

C'est notre seul soutien dans ce monde atomique

Chap 18

La mort d'un camarade, fut-il éloigné, est une déflagration sur l'instant puis un acouphène qui ne vous lâche plus. Il vient se siffler à votre « bon » souvenir au détour d'un trottoir, d'une attitude, d'un film, d'une expression. Un diapason insidieux qu'on excite près des tympans. Une fréquence imperceptible à l'oreille qui se mue en ultra-son, celui avec lequel on jouait sur la Dalle derrière un buisson pour apeurer le clebs des vigiles.

Steeve n'a pas beaucoup ri en 16 ans mais donnait le change comme un pape dans sa monnaie de singe et nous avait tous roulés dans la farine.

Alors Steeve, mon acouphène, puisqu'on doit cohabiter et qu'on avait maté *Retour vers le Futur* sur mon magnétoscope, on pourrait se filer un dernier coup de téléphone spatio-temporel depuis un des rares publiphones avec un combiné encore d'équerre? Je vais mettre 5 balles dans le canal de monnaie forte , non, t'inquiète, les gars ont tout prévu. En cas de coupure, je serai prévenu « par un signal lumineux à Diode LED ». C'est tranquille.

T'es parti « tranquille », toi aussi, pépère comme un chien, sans personne à tes côtés. Juste les fils de putes d'infirmiers qu'ont aurait dû aller maraver au carré, avec ou sous sans M-16. Ta mort nous a choqués et ton Kangol beige que tu posais sur la Dalle avant d'essayer de breaker sur la tête en te vautrant misérablement va « manquer ». Je dis pas « je », sinon tu vas me vanner. Attends, laisse-moi finir, putain, ch'uis sérieux, là !

C'est un peu égoïste mais... On t'en veut. Pas de nous avoir mentis sur ta ribambelle de parents et d'amis qui t'accueillaient soi disant à chaque vacances comme un roi de retour de croisades. Pas sur la galaxie de contacts imaginaires de ton petit carnet vert.

Mais on t'en veut pour « ça » . Je sais, non attends, tu n'y es pour rien, j'accuse personne. Tu me laisses finir ou je raccroche ? Et la prochaine fenêtre spatio-temporelle depuis un publiphone parisien, c'est 4.700 millions d'années. Ca calme ?

Sooooo listen to me, pleaaaaase. En plus, t'as un prénom de ricain. On t'en veut parce que ta mort nous effraie. Pas comme tes chicots de l'hosto mais parce que t'as secoué nos mythes d'immortalité. Thierry met toujours sa vie sur le fil mais serait bien désolé de la perdre en finissant planté après la provocation de trop. Toi, t'as fait un strike depuis la naissance et tu nous pousse à réévaluer « le niveau de la meuuunaaaace sur notre territoooooire ». Oui, celle du gros Pasqua à la télé, là. Un territoire intime où, jusqu'ici,

tout allait bien. Où on ne pouvait pas mourir, ou bien ça n'arrivait qu'à côté, ailleurs, aux autres, aux victimes de Tati. Ouais, tu m'étonnes, ils sont pas eu de chatte, ceux-là.

T'es notre acouphène strident et culpabilisant qui vient ruiner nos projets d'éternité. A cause de toi on a réalisé que ça se passe pas trop comme dans *Highlander* et, quand on te décapite, tu peux dire « salut la compagnie ».

T'inquiète, j'apprendrai bientôt qu'il suffit d'un kiaï pour que le doute se taille. On toujours là pour foutre la foire mais les effectifs sont forcément un peu diminués. En attendant, tu nous as bien plombés. J'espère que la cérémonie à ta mémoire était pas trop pouilleuse. On a passé ton son préféré, t'as vu ? Non, non, c'est normal, pas de quoi, arrête, pas d'ça entre nous.

John ? Oui, écoute, il va bien. Un peu bizarre ces temps-ci, toujours habillé en noir. Il attend le retour du « Roi ». Me demande pas, on a arrêté de chercher.

Thierry ? Grosse forme : il est venu hier à la Dalle avec un fusil de chasse sous-marine pour la pêche aux skins. Des barres de rire. Il se croit dans une réserve naturelle. Mais, c'est vrai que les skins deviennent une espèce menacée. On en voit de moins en moins depuis que les zoulous font le ménage. T'aurais vu ça, Jésus lui a passé un de ces savons. « Dangereux », « irresponsable », « tu grandiras quand ? » patati patata. Le Thierry est reparti tout-voûté-

tout-vexé comme un gros pou avec son fusil à méro. LOL ! J'ai le droit à l'anachronisme parce que le Dr Emmett Brown et le serviable Marty Mc Fly ont réglé mon publiphone des P.T.T sur multi-zones temporelles. Je navigue. LOL ? Ah...c'est un truc que les jeunes du futur te placent dans toutes les phrases pour dire qu'ils sont morts de rire. Ouais, c'est un peu comme nous quand on crache par terre à la Dalle, ça veut rien dire mais c'est toujours bien de le placer. Ecoute, Steeve, jt'adore, mais on a va pas partir sur le futur. Tu resterais scotché au fond de ta faille si je te disais qu'ils ont tous des mini-publiphones où t'a plus besoin de mettre de pièces et avec lesquelles tu peux appeler 24/24. Un truc qui tient dans la poche, ouais. Ils marchent tous comme *Terminator* dans la rue avec leur publiphone portatif à l'oreille en se la racontant grave.

Raph ? Pleine forme. Là, il est au cimetière Montparnasse. Non, non, il va pas te rejoindre ! T'excite pas ! Il analyse juste des graviers autour des tombes avec un microscope tapé au cours de bio. Ouais, je sais, no comment...

Tati ? Non, ils ont toujours pas chopé les mecs mais ils disent que le terrorisme est « l'épreuve la plus dure depuis la guerre d'Algérie » et que c'est parti pour durer, durer et qu'il faut s'habituer à vivre avec, blabla...

Jésus ne parle plus beaucoup depuis ton départ. Il a toujours son Walkman collé aux oreilles et fait toujours ses trucs chelous avec les bras. Qu'est-ce que tu veux que j'te dise....Je crois que son âme est triste.

Et moi ? Moi, bah...j'ai largué Guénola, oui, tu sais la petite bourge. Elle était nulle au pieu, en fait, tu sais. Mais, parlons de toi ! Qu'est-ce que tu fais d' beau dans ta p'tite faille temporelle ? Tu t'emmerdes pas trop ? Tu fais du break ? Ils ont Run DMC, au moins ? Ah... ok, tu peux pas trop parler. Non, je disais que tu « manquais », patin-couffin.

Dalle quoi ? J'entends que dalle dans cette cabine de merde. Dalle ? La chaudasse dans 37°2 le matin ? Ah, la Dalle de Montpar! Ecoute, tu vas juste halluciner ..

-Allô ? Allô ? Tu m'entends ?

J'ai jamais pu dire à Steeve comment se portait la Dalle depuis sa mort et il faut bien laver cet ultime affront des publiphones qui méritent qu'on les défonce à coups de Velib'.

Steeve, mon acouphène, sache que la Dalle n'a pas changé.

C'est toujours une verrue de béton surélevée, à tous les vents, où les plus jeunes se font les dents sur des roues, c'est un bout d'asphalte où on glaviote, une scène d'opérette où les machinistes

changent le décor avec des barrières de CRS et un tremplin de cagettes. C'est toujours une esplanade que traversent des pervers, des piétons, des skaters, des condés, des filles en jupe l'été, des B-Boys, des breakers, des grapheurs, des smurfeurs, des Rudy Fox, des Red skins, des zoulous, des puceaux, des escrocs, des ados, des poivrots, des chauds, des clodos, des bouffons, des vigiles, des travelos, des banquiers, des religieuses, des hockeyeurs, des chiens, des cataphiles et des fantômes.

C'est un carré de bitume avec un autel dérisoire, des roues élimées et ta photo au centre.

J'espère que tu nous as pardonnés.